73·35

22. A. 143

Deposited by the BOSTON ATHENÆUM

IN THE LIBRARY OF THE

Boston Medical Library Association,

BY AUTHORITY OF THE TRUSTEES.

Wm C. Lane
Librarian.

Date Oct. 1896

Boston Athenæum,

Received

EXTRACT FROM THE ELEVENTH RULE RELATING TO TAKING BOOKS FROM THE ATHENÆUM LIBRARY.

"If any book shall be lost or injured, or if any notes, comments, or other matter shall be written therein, the person to whom it stands charged shall replace it by a new volume or set."

MÉMOIRE

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

AU JUGEMENT

DE L'ACADÉMIE DE DIJON.

MÉMOIRE

QUI A REMPORTÉ LE PRIX AU JUGEMENT DE L'ACADÉMIE DE DIJON,

Le 18 *Août* 1776,

SUR LA QUESTION PROPOSÉE EN CES TERMES:

Déterminer quelles sont les maladies dans lesquelle la Médecine agissante est préférable à l'expectante, et celle-ci à l'agissante ; et à quels signes le Médecin reconnoît qu'il doit agir, ou rester dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remèdes ?

PAR M. VOULLONNE,

Docteur en Médecine, de la Faculté de Montpellier.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.

Prix, 2 liv. broché.

A PARIS,

Chez CROULLEBOIS, Libraire de la Société de Médecine, rue des Mathurins, près celle de la Harpe, n° 398.

AN VII.

1592

MÉMOIRE

Sur la question proposée par l'Académie de Dijon, en ces termes :

Déterminer quelles sont les maladies dans lesquelles la médecine agissante est préférable à l'expectante, et celle-ci à l'agissante ; et à quels signes le médecin reconnoît qu'il doit agir, ou rester dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer le remède ?

Optima medicina interdùm est medicinam non facere.
(Hipp. *de articulis.*)

Faut-il avec *Asclépiade*, *Paracelse* et *Van-Helmont* (1), croire que le véritable pouvoir de l'Art de guérir, s'étend jusqu'à prévenir efficacement les maladies, et à les étouffer dans leur germe ? ou bien devons-nous, avec les détracteurs de cet Art salutaire, ne le regarder que comme un échafaudage d'ignorance et d'impostures, incapable de fournir le moindre appui à la santé chancelante ou abattue ? L'expérience constante de tous les temps et de tous les pays réclame trop hautement contre chacune de ces deux assertions, pour que nous

(1) *Asclépiade*, au rapport de *Pline* (*lib. 7. cap. 37.*) consentoit à ce qu'on n'eût point de foi en son art, si on le voyoit jamais malade lui-même. *Paracelse*, au rapport de *Van-Helmont*, (*inf. nutr. ad vit. long.*) s'étoit vanté d'arriver, par le moyen de ses secrets, jusqu'à l'extrême vieillesse : et tout le monde sait que *Van-Helmont* lui-même refuse le titre de vrai médecin, à quiconque ne sait pas guérir sur-le-champ.

connoître, et les maladies, et les momens des maladies dans lesquels ces divers secours sont convenables ou déplacés. Mais généralisons toujours davantage les rapports communs qu'ont entr'eux tous les secours que l'art peut employer; élevons-nous insensiblement jusqu'à l'idée abstraite d'un secours indéterminé, ou, ce qui est la même chose, jusqu'à l'idée de la médecine agissante, et détachons absolument cette idée, de toute idée subalterne qui nous représenteroit la médecine, comme agissante par tel ou tel moyen; à peine trouverons-nous dans les écrits de nos plus grands maîtres le nom qui répond exactement à cette idée : combien moins devons-nous y chercher des règles pour la distinction des cas où la médecine considérée sous ce nouveau rapport, peut devenir utile ou dangereuse, superflue ou nécessaire. Tel est pourtant le problême intéressant dont la solution va nous occuper.

IV. Dans une route si peu battue, nous sommes forcés de nous frayer un chemin nous-mêmes; et par là nous nous trouvons dans l'heureuse nécessité de marcher avec plus de circonspection, et de mieux affermir nos pas. Pour ne point nous égarer, nous suivrons la marche la plus simple; elle est toujours la plus sûre.

Nous examinerons d'abord quelle est la nature de la maladie en général. Cet examen nous conduira de lui-même à une définition précise des termes, c'est-à-dire, à une explication exacte de ce que nous croyons devoir entendre par médecine agissante et médecine expectante.

Considérant ensuite de plus près de quelle espèce d'action la médecine est capable, nous diviserons la médecine agissante en quelques branches principales, qui embrasseront toute l'étendue de son activité; et de-là nous tirerons, en forme de conséquences, autant de règles générales propres à fixer les justes bornes de son exercice.

Enfin la double question qui nous est proposée, trouvera sa réponse directe dans la simple application de ces mêmes règles, aux différentes maladies, et aux différentes circonstances de la même maladie. Pour rendre cette application plus juste et plus solide, nous ne jugerons des maladies et de leurs circonstances que d'après l'observation la plus constante et l'expérience la plus générale.

V. Pour peu que l'on étudie avec attention l'animal dans l'état de sa santé, on est singulièrement frappé, bien moins de l'excellence et de la variété de ses fonctions, que de l'ordre dans lequel elles se succèdent, de la dépendance qui les subordonne les unes aux autres, et du secours qu'elles se prêtent mutuellement pour concourir au même but. C'est cet accord et cette harmonie vraiment palpables qui ont forcé tous les médecins philosophes à reconnoître dans l'animal vivant, un principe unique de la vie; principe également présent dans toutes les parties de l'animal; principe qui produit dans l'animal tous les mouvemens, qui les soutient, qui les modère, qui les dirige, et qui (si l'on nous pardonne cette expression) les fait tous converger vers la *longévité*.

VI. *Hippocrate* n'est peut-être pas le premier qui ait aperçu ce principe; mais il est

le premier qui lui a donné le nom de NATURE (1). Nous lui conserverons le même nom tant par respect pour le premier père de la médecine, que pour nous conformer au langage le plus généralement reçu. Du reste qu'on l'appelle *Archée* avec *Vel-Helmont*, ou *Principe vital* avec quelques modernes, le nom nous intéresse peu. Il y a plus: nous regarderions comme une discussion très indifférente à notre objet, la recherche philosophique de l'essence de ce principe. Que dans l'homme il ne soit point distingué de l'ame raisonnable, comme l'a prétendu *Sthal*; qu'il ne soit que le résultat de la construction particulière de notre machine, comme l'a soutenue la secte des mécaniciens; ou que ce soit une espèce d'être mitoyen entre l'esprit et le corps, tel que l'ame d'*Aristote* et de *Platon* (2); toutes ces opinions ne nous intéressent point. Nous n'en combattrons aucune, parce que nous n'en voulons embrasser aucune. Le point de pratique qui nous occupe, pour être discuté inutilement, ne doit être lié à aucune théorie. Nous laissons donc à chacun de ces divers sentimens ce qui peut lui être propre, et nous ne nous appuyons que sur la vérité incontestable qu'ils supposent tous également, lorsque nous établissons l'existence d'une énergie vitale, à la quelle on donnera tel nom que l'on voudra, et qu'avec *Hippocrate* nous ap-

---

(1) Voyez *Hippocrate* en divers endroits de ses ouvrages; mais surtout dans son livre *de alimento*, qui est généralement reconnu pour être de lui.

(2) Voyez ce que dit sur l'ame inférieure imaginée par *Platon*, *M. Leclerc* dans l'Histoire de la médecine. *Part* .1. *liv*. 4. *chap*. 3.

pellerons *Nature*. Quand nous employerons ce mot désormais, nous entendons par nature, *le principe de tous les mouvemens, de toutes les résistances, de tous les efforts, qui dans l'animal ne dépendent point de la volonté et supposent essentiellement la vie.*

VII. Nous pouvons donc dire avec *Galien*, que c'est la nature qui, sans avoir eu besoin elle-même d'instruction ni de maître, apprend à l'animal qui vient de recevoir le jour, à chercher sa nourriture par l'action combinée d'une foule de muscles qu'il meut pour la première fois; c'est la nature qui, par le mystère secret de la digestion, approprie à la substance de l'animal, une substance qui lui étoit étrangère, et donne à ce mixte nouvellement vivifié mille formes différentes, selon la diversité des solides sur lesquels elle le fixe, ou la diversité des liqueurs avec lesquelles elle le confond; c'est la nature qui, dans des temps marqués, et dans un ordre invariable, développe d'abord tous les organes de l'animal, et qui en modère ensuite l'exercice d'une manière toujours proportionnée à la force de ces organes et à ses propres besoins. Ne poussons pas plus loin un détail superflu: c'est la nature qui préside à toute l'économie vitale, depuis le premier instant de la formation de l'animal, jusqu'au moment de sa destruction; et qui le fait passer successivement par tous les états propres de son espèce, pour le conduire insensiblement au terme nécessaire de sa destination physique, qui est la mort.

VIII. Ce terme n'arriveroit jamais, et l'homme seroit immortel, si l'énergie de la nature étoit infinie, ou qu'elle ne rencontrât aucun obs-

tacle dans son activité. Mais d'un côté les forces de la nature sont limitées, et de l'autre ; les obstacles sont multipliés. Ces deux causes réunies rendent en général la mort inévitable : elles doivent donc aussi, selon la variété des circonstances, la hâter ou la retarder, et rendre par conséquent la durée et la perfection de la vie dans les individus, fort inégales.

IX. Pour mieux rendre notre pensée, remarquons d'abord (ce qui est connu de tout le monde) que la vie totale de l'animal, consiste dans une suite de mouvemens plus ou moins essentiels, appelés dans les écoles *fonctions* ; et que la nature exerce ces mouvemens, par le moyen d'un certain arrangement de parties, douées elles-mêmes d'une espèce de vie particulière, et appelées dans les écoles, *organes* ; de sorte que les forces appartiennent en propre à la nature, tandis que les organes ne sont que les instrumens dont la nature se sert pour appliquer ses forces.

X. Remarquons en second lieu, que l'animal, comme être vivant, est environné, enveloppé, et comme pénétré d'une infinité de corps absolument étrangers à sa vie. Parmi ces corps, les uns agissent continuellement par leurs qualités physiques (1) et mécaniques sur les organes de l'animal, et ces organes doivent leur opposer une résistance vitale ; les autres doivent essuyer de la part des organes, une action vé-

(1) Nous entendons par qualités *mécaniques*, toutes celles qui dépendent de l'arrangement des parties sensibles d'un corps, comme de sa masse, de sa figure, de son volume, etc. ; et nous entendons par qualités *physiques*, toutes celles qui dépendent d'une cause plus cachée, et qui ne nous est connue que par ses effets.

ritable, qui triomphe de la résistance que lui opposent ces corps par leurs qualités physiques et mécaniques. C'est au milieu de cette action et de cette réaction continuelle des organes vivans contre tout ce qui est étranger à leur vie, que la vie totale de l'animal se soutient.

XI. Tant que, dans cette réciprocité de mouvemens, la nature n'a besoin d'employer qu'un degré de force proportionné à son énergie radicale, la vie de l'animal est pleine et entière, ou, ce qui revient au même, l'animal est dans un état de santé parfaite. Mais si, par des circonstaces quelconques (et certes! il est plus difficile de concevoir pourquoi elles n'arrivent pas plus souvent, que d'imaginer comment elles peuvent arriver;) si, dis-je, par des circonstances quelconques, avec l'emploi ordinaire des forces, les organes éprouvent une action supérieure à leur résistance, ou une résistance supérieure à leur action, il faut nécessairement que l'intégrité des fonctions en soit lésée; et telle est, à notre avis, la première source dans laquelle vont se confondre indistinctement toutes les maladies qui affligent l'humanité (1).

XII. Convenons cependant que cette insuffisance des forces ordinaires de la nature, en

(1) Il semble d'abord, que les maladies qui ne dépendent que des passions de l'ame, forment ici une exception: mais on s'apercevera bientôt que ces maladies rentrent sous la loi générale, si l'on fait attention que la résistance primitive qu'éprouve la nature, se trouve alors dans l'irrégularité des mouvemens produits par l'influence de l'ame sur le corps. Or cette influence est une force supérieure et comme étrangère à la nature.

nous donnant un principe nécessaire de la maladie, ne suffit point pour nous donner de la maladie elle-même une idée exacte et complète. Jusque là ce n'est qu'un défaut d'équilibre, duquel il peut bien résulter un ralentissement, ou même une cessation de mouvement dans la partie, ou dans le tout; mais duquel il ne résulte encore rien qui ressemble aux phénomènes que présente l'animal malade. C'est un dérangement machinal; ce n'est point encore une maladie animale.

XIII. Ce qui dans l'animal forme essentiellement le caractère de la maladie, et en perfectionne exactement l'idée, c'est l'effort que fait indispensablement la nature, pour surmonter l'obstacle qui lui résiste, ou repousser l'aiguillon qui la presse; et cette seconde source des symptômes morbifiques ne nous paroît ni moins nécessaire, ni moins générale que la première (N°. XI.) En effet, la sensibilité et la mobilité; ces deux facultés distinctives de la vie, étant étroitement unies l'une à l'autre, et la nature, qui est la dispensatrice de tous les mouvemens, étant en même temps le siége de toutes les sensations, on ne sauroit concevoir qu'elle éprouve un obstacle dans le jeu de ses organes, sans qu'elle s'en aperçoive; ni qu'elle s'en aperçoive sans qu'elle s'en afflige; ni qu'elle s'en afflige, sans qu'elle s'agite, et que, par un nouvel emploi, ou une nouvelle direction de ses forces, elle cherche à le surmonter.

XIV. Cette verité si mal aperçue par les uns, paroît avoir été sentie par les autres avec trop d'enthousiasme. Ceux-là n'ont vu dans la maladie qu'un désordre mécanique; et ceux-ci

ont avancé que la maladie n'étoit rien au-delà de cet effort de la nature dont nous venons de parler. Les anciens ont été sans doute beaucoup plus exacts, lorsqu'ils nous ont représenté la maladie, sous l'image d'un combat entre la nature et le principe morbifique. Nous ne pouvons leur reprocher, que de n'avoir pas donné à cette idée toute l'étendue dont sa justesse la rendoit susceptible, et d'en avoir timidement borné l'application à certaines maladies (1), et dans ces maladies mêmes, à certains jours (2) plus décisifs pour le sort du malade: ce combat n'est en effet, comme nous venons de le démontrer, que l'inquiétude et l'agitation d'un principe sensible, qui cherche à repousser une sensation incommode. Il doit donc nécessairement naître avec la maladie, l'accompagner dans tous ses temps, et ne se terminer qu'avec elle.

XV. Il est donc vrai, et nous pouvons enfin partir de cette vérité comme d'un principe fondamental, il est donc vrai que la nature, qui dirige toutes les opérations de l'animal dans l'état de santé, ne l'abandonne point dans l'état de maladie; qu'elle tend par son essence à la *longévité*; et qu'elle ne sauroit voir cette *longévité* menacée, sans s'efforcer, par tous les moyens qui sont à sa portée, de dissiper ou d'éloigner le danger. Ce n'est point ici le moment encore d'examiner jusqu'à quel point ces efforts sont utiles, et s'ils ne peuvent pas devenir quelquefois dangereux; il nous suffit d'avoir prouvé qu'il sont nécessaires. Ils ne

---

(1) Les maladies aigües.

(1) Les jours critiques.

répondent pas toujours aux vues de la nature, mais la nature les excite toujours dans la vue de se délivrer de ce qui la fatigue.

XVI. L'art ne sauroit avoir dans le traitement des maladies, d'autre but que celui auquel nous venons de voir que tend la nature; et pour être véritablement salutaire, il doit concourir avec elle, à triompher de l'obstacle qui trouble l'ordre des fonctions. Mais si l'art et la nature doivent se réunir dans l'objet qu'ils se proposent, ils ne peuvent pas se réunir également dans la manière dont ils travaillent à y parvenir. Il y a une différence essentielle et bien remarquable, entre la suite des efforts de la nature, et la suite des secours de l'art. Les efforts de la nature, comme nous l'avons prouvé (N°. XIII.), ne peuvent souffrir ni retardement, ni interruption; et par conséquent la médecine entre les mains de la nature, et necessairement *agissante*. Les secours de l'art, au contraire, ne peuvent être appliqués que sucessivement et par intervalles; et par conséquent la médecine, entre les mains de l'art, doit être divisée nécessairement et par la nature même des choses, en médecine *agissante*, et médecine *expectante*.

XVII. Mais à quel caractère doit-on reconnoître chacune de ces deux fonctions de l'art de guérir? Quel est le trait principal qui sert à les désigner l'une de l'autre? Quand est-ce que la médecine est expectante? Quand doit-elle être appelée agissante? C'est ce qu'il n'est pas facile de déterminer avec précision. Sans doute on resserreroit trop l'activité de l'art, si on ne l'appeloit *agissant*, que lorsqu'il ad-

ministre ces secours puissans, dont l'énergie trouble toute l'économie animale ; dont les effets se manifestent par des phénomènes brusques et violens ; dont le succès est ordinairement décisif en bien ou en mal ; et dont l'application trop souvent hasardée par l'ignorance a fait regarder la médecine par quelques sages, comme une espèce de loterie à laquelle il y avoit peut-être moins à gagner qu'à perdre. Mais d'un autre côté ce seroit aussi abuser des termes, et étendre la faculté active de l'art au-delà de ses justes bornes, que de prodiguer à l'art le nom d'*agissant* toutes les fois qu'il produit dans l'individu malade un changement quelconque. En effet, il est certain (et nous l'avons déja observé N°. X.) il est certain, dis-je que la nature dans l'animal sain ou malade, est dans un état continuel d'action et de réaction contre tout ce qui peut exciter sa sensibilité. Il est donc évident que tout ce qui nous environne, contribue à la modification actuelle de nos forces : et par conséquent un verre d'eau de plus ou de moins, donné un quart-d'heure plus tôt ou plus tard, etc. opère dans nous un changement réel. Mais il est évident aussi, que nous sommes faits pour vivre au milieu d'une foule d'êtres, dont l'influence change sans cesse à notre égard. Nous devons donc être susceptibles en effet, d'un certain nombre de modifications qui, quoique différentes en elles-mêmes, deviennent indifférentes relativement à notre vie. Il doit donc y avoir, et il y a en effet pour nous une sphère de changemens qui, quoique très-réels, doivent être regardés comme nuls, parce qu'ils importent

peu à notre conservation (1). Ce seroit sans doute se jouer des mots, que d'appliquer dans une maladie le nom d'*Action*, à ce qui ne peut occasionner dans le malade aucun changement qui excède l'ordre de ces changemens indifférens.

XVIII. Pour ôter donc toute équivoque dans l'expression ; pour donner aux termes de la question, une valeur fixe et raisonnable ; et pour nous rapprocher du sens que l'académie y a sans doute attaché, nous appellerons médecine agissante, *l'application d'un secours quelconque capable de produire dans l'état physique du malade, un changement un peu notable relativement à la suite des modifications que le malade éprouveroit sans l'application de ce secours*. Pour mieux développer notre idée, contentons-nous d'exposer quelques conséquences qu'elle présente naturellement.

XIX. Il suit de là en premier lieu, que pour regarder la médecine comme agissante, il n'est pas nécessaire qu'elle emploie un médicament proprement dit, ni même un moyen mécanique ou chirugical ; et qu'elle mérite également ce titre, lorsqu'elle se sert d'un secours moral, si ce secours est capable de produire dans l'état physique du malade un changement un peu

---

(1) La sphère des changemens indifférens varie dans les individus ; elle est plus grande dans ceux qui sont plus robustes ; dans ceux qui sont plus foibles, elle est plus étroite. L'etendue de cette sphère est la meilleure règle pour juger de la force du tempérament, ou la mesure la plus exacte de la santé individuelle.

remarquable (1). Il y a plus, nous croyons que la médecine, pour être regardée comme *agissante*, n'a pas même toujours besoin d'employer un secours positif quelconque, physique ou moral. En vertu de notre définition, il y a des secours négatifs, (si j'ose me servir de ce terme,) qui donnent à l'art une influence vraiment active sur la maladie. Les secours de ce genre sont les privations de ce que la nature appète vivement et un peu constamment, lorsque ces privations changent assez notablement l'état physique du malade, relativement à la suite des modifications que cet état auroit éprouvé, si l'on avoit satisfait l'ap-

---

(1) Il ne sagit pas ici d'examiner si l'on emploie cette espèce d'*Action*; si on devroit l'employer plus souvent; et pourquoi elle n'est pas d'un usage généralement reçu. Il sagit seulement de reconnoître que les secours moraux peuvent véritablement donner à l'art la qualité d'*Agissant*. L'amour filial rendit l'usage de la parole au fils du roi *Crésus*, au moment où ce malheureux père alloit être égorgé sous les yeux de ce fils plus malheureux encore. L'extatique dont parle M. *de Sauvages* d'après *Tulpius* (*obs. med. lib.* 1. *cap.* 22.) résista à tous les secours physiques et ne fut rappelé à lui même que par des paroles consolantes. La crainte et l'espérance sont presque les seules secours efficaces contre les fureurs des maniaques, etc. En général dans l'homme, le moral et le physique sont dans une dépendance si étroite et si connue, qu'il est bien étonnant que la médecine, qui a si bien observé les ravages fréquens que les passions de l'ame font sur la machine, ne se soit pas occupée plus sérieusement à chercher dans cette source de destruction, quelques moyens de conservation. Il est pourtant incontestable, que tout changement qui, dans certaines circonstances, est morbifique, peut dans des circonstances contraires devenir salutaire. Du moins faudroit-il chercher dans la modération des mouvemens de l'ame, les vrais

pétit et le désir de la nature. Et certes ! qui peut douter que la cruelle abstinence de boisson, à laquelle une secte de médecins (1) condamnoit les fièvreux durant les premiers jours de la maladie, malgré la soif ardente qui les dévoroit, ne fût une médecine agissante et très-agissante

XX. Il suit de là en second lieu, qu'il n'y a point de secours qui, par sa nature, appartienne essentiellement à la médecine agissante, comme il n'y en a point qui, par les circonstances, ne puisse lui appartenir quelquefois

---

remèdes de tant de maladies qui n'ont évidemment aucun autre principe qne le désordre de ses affections; il faudroit du moins ne pas s'obstiner à vouloir guérir par des rafraîchissemens, des purgatifs, des narcotiques, etc. tant de malades, chez qui l'appauvrissement des liqueurs et le délabrement des organes n'est que le triste fruit de l'ennui, de l'ambition, du chagrin, de l'amour, etc. Cette partie de la matière médicale est encore toute neuve. La branche des secours que la morale peut fournir à la thérapeutique, est presque entièrement inconnue. Pour pouvoir s'en servir utilement, il faudroit commencer par apprécier avec quelque justesse, qu'elle espèce, et quel dégré de changement chaque passion produit dans la machine. En attendant que les génies capables d'observer, nous donnent des lumières suffisantes sur cet objet important, il est probable que le préjugé l'emportera toujours. Une consultation qui se borneroit à des secours moraux, imprimeroit une tache d'ignorance au sage médecin qui auroit la bonne foi de ne pas la surcharger de médicamens, dans les cas même où ces médicamens sont le plus évidemment superflus.

(1) La secte des méthodiques ; *Thémison* leur chef avoit suivi en cela la pratique d'*Asclépiade* son maître. Celui-ci, dans les fièvres les plus ardentes, les deux premiers jours de la maladie, ne permettoit pas à ses malades de se rafraîchir seulement la bouche avec une goutte d'eau (*Leclerc*, hist. de la méd. pag. 2.l. 2 ch.7.)

quefois, Car si la médecine agissante consiste dans un changement un peu notable de l'état physique du malade, qui ne voit que ce changement ne dépend pas uniquement de la nature du secours que l'on emploie, mais qu'il dépend encore des dispositions du sujet sur qui on l'emploie. Il arrivera donc, que selon la différence de ces dispositions, le même secours pourra être tour à tour capable de procurer un changement notable; et pourra par conséquent appartenir, ou n'appartenir point à la médecine agissante. Il falloit bien que notre définition embrassât cette assertion, qui d'ailleurs est d'une vérité palpable. En effet, l'efficacité des mêmes secours varie presque à l'infini suivant l'âge, le sexe, le tempérament, la sensibilité et les forces du malade, suivant la nature et le siége des maladies, etc.; et tel secours peut justement être regardé comme nul dans un assemblage de telles circonstances, qui doit être regardé comme très-énergique dans un assemblage de circonstances différentes.

XXI. Il suit de-là en troisième lieu, que pour bien juger du degré d'action que l'art exerce dans une maladie, il ne faut avoir égard, ni à la nature seule du secours employé, ni aux seules dispositions du sujet qui le reçoit; mais qu'il faut considérer uniquement le rapport que ces deux objets peuvent avoir l'un avec l'autre. La médecine sera donc d'autant plus ou d'autant moins agissante, que le changement produit dans l'état du malade sera plus ou moins remarquable, par sa promptitude, par son intensité, par sa durée, par l'importance des organes sur lesquels il s'opérera, etc.

XXII. Il suit de-là en quatrième lieu, que la médecine agissante dérange nécessairement la marche de la nature dans la maladie; et que cette marche de la nature est d'autant plus dérangée, que la médecine est elle-même plus agissante. Il est bien certain que, quand la médecine agissante est sagement administrée, ce dérangement doit tourner au profit du malade: mais ce n'est pas là de quoi il est ici question. Tout ce que nous voulons dire dans le moment présent, et ce que nous prions qu'on ne perde point de vue, c'est que la médecine agissante, suivant l'idée que nous nous en sommes formé et que nous venons d'en donner, doit apporter un changement un peu notable dans la suite des modifications physiques, que le malade éprouveroit sans elle. Elle force donc toujours en quelque chose la nature, qui, en conséquence du secours qu'elle reçoit de l'art, ne présente point les phénomènes qu'elle présenteroit, ou présente des phénomènes qu'elle ne présenteroit point, ou du moins en présentant les mêmes phénomènes, les présente dans un temps ou dans un ordre différent (1).

XXIII. Enfin il suit de-là, qu'on doit regarder la médecine comme *expectante*, non seulement *quand elle s'abstient absolument de l'application de tout secours*; mais encore *lorsqu'elle n'emploie que des secours inca-*

---

(1) Ou il n'y a point de médecine agissante, ou elle fait quelque chose que la nature ne feroit pas sans elle; et en cela même l'art force réellement l'ordre des mouvemens de la nature. Cette proposition est évidente, quoiqu'elle puisse paroître un peu dure aux oreilles de ceux qui croient ne faire jamais que seconder la nature dans ses efforts.

pables de produire un changement un peu notable dans la suite des modifications physiques que le malade éprouveroit sans elle.

XXIV. Par tout ce que nous venons de dire, il est aisé de comprendre en quoi consiste la différence essentielle que l'on doit établir entre la médecine agissante et la médecine expectante. Le vrai caractère qui les distingue l'une de l'autre, c'est que la médecine expectante livre la maladie à la conduite de la nature, tandis que la médecine agissante enlève à la nature la conduite de la maladie, pour se l'approprier à elle-même. L'expectante, pleine de confiance en la sagesse de la nature, subordonne à la prudence de ses vues, l'incertitude de ses propres conjectures; docile à la voix de la nature, elle ne l'intérroge que pour lui obéir; fidelle à la trace de la nature, elle se contente de l'accompagner sans la précéder jamais: l'agissante au contraire, se défie des efforts de la nature, et y substitue ses propres secours; elle s'alarme sur les écarts de la nature, et entreprend de la ramener par la force; elle s'attache peu à la marche de la nature; cette marche lui paroît toujours ou mal dirigée, ou trop brusque, ou trop lente; elle enchaîne donc la nature sur ses propres pas, et la traîne en quelque sorte à sa suite.

XXV. Sous ce point de vue, le problême que nous agitons se réduit à déterminer, quels sont dans la maladie les droits mutuels de la nature et de l'art, et jusqu'où doit s'étendre leur autorité respective. Question vraiment intéressante, qui n'avoit peut-être jamais eté présentée sous un véritable jour, et qui, pour avoir toujours été mal envisagée, à si souvent

dégradé l'art de guérir aux yeux de la philosophie. On ne s'est que trop long-temps arrêté à disputer sur la préférence exclusive que la nature méritoit sur l'art, ou l'art sur la nature. Le problême n'étoit pas susceptible de cette solution simple et générale : quelque parti qu'on embrassât, on ne pouvoit que s'égarer.

XXVI. Convenons-en de bonne foi si, avec *Paracelse* et quelques enthousiastes, on se décide exclusivement pour l'art, les ressources de la nature sont trop frappantes par leur multiplicité et leurs succès, pour que la raison ne nous autorise pas à nous défier d'un art qui n'attache à ces ressources aucune importance, qui met toute sa gloire à ne leur rien devoir, et qui par-là même s'expose sans cesse à les rendre en effet inutiles. Se décide-t-on, avec le plus grand nombre, en faveur de la nature, se faisant une loi sacrée et générale de la suivre toujours, et ne se permettant jamais que de la soutenir et de l'aider ? La raison vient encore nous demander où est la nécessité d'un art, qui ne fait jamais que ce que la nature feroit sans lui. C'est ainsi que dans cette fameuse querelle, la plupart des médecins, pour s'être imprudemment jetés vers l'une des deux extrémités opposées, ont fourni des armes contre la gloire de leur profession. L'argument est simple, et il paroît invincible : Si l'art croit devoir toujours conduire la nature, sa présomption le rend visiblement dangereux : s'il croît ne devoir la conduire jamais, son inutilité le rend justement méprisable.

XXVII. Ce sophisme perd toute sa force, quand on reconnoît avec la savante compagnie qui doit nous juger, que dans les maladies en

général, suivant la différence de leurs caractères, et dans chaque maladie en particulier, suivant la différence des temps et des circonstances, l'art et la nature doivent tour à tour parler et écouter, diriger et suivre, obéir et commander; que leur district mutuel est séparé par des bornes qu'on ne franchit point impunément; que leurs droits respectifs sont aussi imprescriptibles, qu'ils sont solidement établis; que leur autorité réciproque est non-seulement réelle, mais inaliénable; et que s'il est dangereux de donner à l'art un moment qui appartient à la nature, il n'est point moins dangereux d'abandonner à la nature un moment qui est fait pour l'art: ou, ce qui revient au même, que c'est une faute également dangereuse pour le salut du malade, et d'employer la médecine agissante là où il faudroit attendre, et de s'en tenir à la médecine expectante là où il faudroit agir.

XXVIII. Avançons, et pour jeter une nouvelle lumière sur cette matière délicate, examinons en combien de manières la médecine peut agir dans les maladies. Pour cela il nous faut recourir à l'idée que nous avons donnée de la maladie en général (N°. XI). Nous avons démontré que cette idéeen renferme nécessairement deux autres. Elle renferme d'abord l'idée d'un principe morbifique quelconque, (1) faisant fonction d'obstacle mécanique et matériel, qui rend les forces ordinaires de la vie insuf-

(1) Quand ce principe ne seroit qu'un spasme nerveux, il seroit toujours vrai de dire que ce spasme fait fonction d'obstacle mécanique. Cette vérité est donc sans exception. Voyez la note. 4.

fisantes pour l'intégrité des fonctions ; elle renferme ensuite l'idée du principe vital, ou de la nature, qui s'apercevant de la résistance qu'elle éprouve, s'agite toujours en quelque manière (N°. XIII) et trouble elle-même l'ordre de ses mouvemens jusqu'à ce qu'elle retrouve, entre les résistances étrangère et ses propres forces, cette heureuse harmonie sans laquelle sa propre sensibilité lui est à charge.

XXIX. La médecine agissante se divise donc naturellement en deux branches ; c'est à-dire, il y a deux manières principales dont l'art peut agir dans les maladies, selon que son action se porte vers le principe morbifique, ou vers la nature. Il est vrai que le principe morbifique et la nature sont durant la maladie, dans une dépendance mutuelle si étroite, que l'on ne sauroit agir par contre coup sur l'autre, et que l'on n'agit même ordinairement sur l'un, que pour porter le fruit de cette action jusqu'à l'autre. En effet, seroit-il jamais utile d'agir sur le principe morbifique, si cette action ne devoit pas entraîner après elle un changement favorable dans l'ordre des mouvemens de la nature ? ou qu'importeroit-il d'agir sur la nature, c'est-à-dire, de changer l'ordre de ses mouvemens, si ce changement ne devoit pas faciliter l'extinction du principe morbifique !

XXX. Il seroit sans doute inutile, il seroit même impossible, que la médecine n'agît que sur le principe morbifique, ou sur la nature exclusivement, et d'une manière absolument isolée. Cependant ne nous y trompons pas ; le principe morbifique et la nature ne peuvent pas servir tout à la fois l'objet immédiat à la

médecine agissante (1). Toutes les fois que la médecine agit, cette action, en tant qu'elle dépend de l'art, se porte et se borne toujours à l'un de ces deux termes séparément; elle arrive ensuite à l'autre, par une suite et une liaison que l'art peut apprécier avec plus ou moins de justesse, mais qui jamais ne dépendent de lui. C'est un enchaînement nécessaire que l'art ne forme pas, et qu'il ne peut pas rompre. Cette distinction de la médecine agissante, en *médecine agissante sur le principe morbifique*, *et médecine agissante sur la nature*, est de la plus grande importance; et nous ne craignons pas d'assurer que, toutes les fois que le médecin, au moment où il agit, ne s'interrogera pas lui-même pour savoir sur lequel des deux, du principe morbifique ou de la nature, il prétend diriger son action, il n'agira jamais qu'au hasard, et rarement avec succès. Fixons donc, si nous le pouvons, les cas où il faut agir sur le principe morbifique; fixons les cas où il faut agir sur la nature; et comme ces deux manières d'agir épuisent évidemment toute l'activité de l'art, nous aurons fixé par là-même tous les cas où la médecine agissante doit avoir lieu; et par une conséquence très-nécessaire, tous ceux qu'il faut abandonner à la médecine expectante.

---

(1) Nous convenons pourtant qu'absolument ces deux actions peuvent être réunies dans une seule; mais ce n'est jamais qu'accidentellement, et en quelque sorte par hasard. C'est ainsi qu'elles se trouvent réunies dans la saignée, lorsque la pléthore est le principe morbifique de la fiévre, et que cette fièvre est d'ailleurs dangereuse par sa seule intensité, indépendamment du principe qui l'occasionne.

XXXI. Or pour peu que l'on examine attentivement la différence qu'il y a entre les objets, auxquels se terminent ces deux sortes d'actions, il ne sera pas difficile de découvrir dans ces objets mêmes, les règles qui doivent diriger l'exercice de la médecine agissante. Le principe morbifique, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, est toujours le centre auquel se rapporte, et le pivot sur lequel roule toute la maladie. C'est ce principe morbifique qui, ou par son influence mécanique, ou par les efforts qu'il excite dans la nature, prépare, soutient et prolonge tout l'appareil des symptômes. Sa présence essentiellement funeste, ne peut se concevoir sous aucune idée favorable ; dans aucun cas on ne peut se promettre de lui aucun avantage. Il est donc toujours temps d'agir dès qu'on peut l'affoiblir et le détruire ; partout où on le rencontre ; et dans le moment où on le rencontre, on peut, on doit l'attaquer et le poursuivre. La nature fût-elle suffisante pour le dompter sans le secours de l'art, l'art est autorisé à faire accepter à la nature un secours qui facilite l'ouvrage, abrège le temps et épargne le travail. Nous pouvons donc établir comme une règle générale, que la médecine agissante, en tant que son action se rapporte au principe morbifique, est toujours indiquée.

XXXII. La nature nous présente un point de vue bien différent. Destinée par son essence à vieiller à la conservation de l'individu, elle n'abandonne jamais cette fonction importante ; disons mieux : elle s'en occupe avec d'autant plus de soin, que sa vigilance devient plus

nécessaire. Rencontre-t-elle quelque obstacle dans l'ordre des mouvemens dont le concours forme la perfection de la vie, elle s'agite et se trouble ; mais dans ce trouble même et cette agitation, qui augmentent en apparence la confusion et le désordre, elle n'a réellement pour but, que de rétablir l'harmonie dont elle a été forcée de s'écarter ; si l'on nous permettoit une expression un peu hardie pour rendre une idée qui ne nous paroît point hasardée, nous dirions que dans tout état possible de maladie, il est presque rigoureusement vrai que la nature se sert presque toujours de ce qui reste à l'animal, pour tâcher de lui faire retrouver ce qu'il a perdu.

XXXIII. Tel est en effet le tableau que la nature nous offre dans toutes les maladies. Et certes! Quel oeil est assez perçant pour saisir, dans chaque maladie en particulier, le détail et l'ensemble de ce tableau intéressant? Où est l'anatomie assez recherchée, je ne dis pas pour découvrir le jeu et le mécanisme des ressorts que la nature met en oeuvre, mais seulement pour apercevoir la finesse et la multiplicité des instrumens, qu'elle sait trouver au besoin, dans le systême de nos solides? Où est la chimie assez relevée, je ne dis pas pour imiter, mais seulement pour analyser et définir toutes les altérations que la nature sait faire subir à la masse de nos humeurs? Où est l'observation assez exacte, assez opiniâtre, je ne dis pas pour comparer et combiner, mais seulement pour compter toutes les différentes voies par lesquelles la nature vient enfin à bout d'atteindre le but qu'elle se propose? On peut admirer, mais peut-on apprécier la justesse avec laquelle

la nature proportionne presque toujours les moyens qu'elle emploie, avec la fin pour laquelle elle les emploie.

XXXIV. Ici il ne sagit plus de raisonner : il suffit d'observer et d'être de bonne foi. Si les animaux, quoique sujets ainsi que nous, à l'influence des causes étrangères qui attaquent leur organisation physique, ne laissent pas en général que de parvenir à la *longévité* propre à leur espèce ; n'est-ce pas la nature toute seule, qui chez eux, dans les pas les plus difficiles comme dans les plus aisés, protège toujours également la route de la vie ? Si dans ces mêmes animaux, les dérangemens qu'éprouve l'économie vitale sont rarement mortels, n'est-ce pas la nature qui, instruite de ce désordre intérieur par sa propre sensibilité, le répare par ses propres efforts ? Si tant de milliers d'hommes, dans les infirmités même les plus graves, privés de toute espèce de secours, ou, ce qui est pis encore, ne recevant de secours que des mains de l'ignorance et du préjugé, échappent cependant au double péril dont la maladie et les remèdes semblent les ménacer de concert, ne le doivent-ils pas à cette nature attentive et bienfaisante, qui sait proportionner ses forces au nombre d'ennemis qu'elle a à combattre ? Enfin si tant de malades, après avoir épuisé toutes les ressources de notre art, n'ont commencé à trouver quelque soulagement à leurs maux, que du moment où désespérant de leur devenir utiles, nous les avons livrés entre les mains de la nature ; pourrions nous méconnoître encore la supériorité de ses vues sur nos vains raisonnemens ?

XXXV. Ces faits sont si multipliés et si frap-

pans, qu'il n'appartient qu'à l'ignorance d'en disconvenir, ou d'entreprendre de les atténuer. Les médecins vraiment sages les admettent dans toute leur force, et les regardent comme autant d'échos qui de toute part répètent à grands cris cette belle sentence d'*Hippocrate* : *naturæ morborum medicatrices*. Aussi, bien loin de les dissimuler ou de les affoiblir, ils les recueillent avec soin, et les méditent profondément. Non-seulement ils n'y trouvent rien qui dégrade la noblesse, ou l'utilité de l'art, il savent encore les faire servir à son avantage et à sa gloire, en y puisant de nouvelles lumières pour éclairer la théorie, et des règles plus sûres pour diriger la pratique. Rapprochons-nous de cette manière simple et philosophique de voir et de saisir les objets. Puisqu'il est démontré par une expérience de tous les jours que, dans la guérison des maladies, les seuls efforts de la nature ont des succès aussi brillans qu'ils sont communs; concluons-en que, là où la nature agit, la présomption est en sa faveur : qu'on doit toujours supposer que la nature à pris la meilleure voie, à moins qu'il ne soit évident qu'elle s'égare : et ne craignons pas d'avancer comme une seconde loi générale, que la médecine agissante, en tant que son action se rapporte à la nature, est par elle-même toujours contr'indiqué.

XXXVI. Mais ce n'est point assez d'avoir énoncé et d'avoir prouvé en général, que le principe morbifique indique la médicine agissante, et que les efforts de la nature indiquent la médecine expectante. Il nous faut saisir les contr'indications que présentent l'un et l'autre de ces deux objets, et entrer dans le détail des exceptions que ces règles générales peuvent

et doivent souffrir dans la pratique. Et dabord : il est certain que la destruction du principe morbifique, est dans toutes les maladies, la voie de guérison la plus courte, la plus sûre, et la seule radicale; et que, par conséquent, le principe morbifique par lui-même appelle et sollicite sans cesse l'action de l'Art. Mais il est certain aussi que cette action suppose nécessairement trois choses dans le principe morbifique : la première, que ce principe est connu, et quant à sa nature, et quant à son siege; la seconde, que ce principe est attaquable par des moyens qui ne deviennent pas eux-mêmes un principe morbifique plus dangereux que celui qu'ils attaquent. Car il est évident que par le défaut de la première condition, l'*action* seroient imprudente et hasardée; que par le défaut de la seconde condition, l'*action* devient absurde et chimérique; que par le défaut de la troisième condition, l'*action* ne peut être que nuisible et funeste. Ainsi donc, malgré la loi générale, (No. XXXI.) la médecine expectante doit avoir lieu, même relativement au principe morbifique.

1°. Toutes les fois que ce principe sera inconnu;

2°. Toutes les fois qu'on manquera de moyens pour l'attaquer;

3°. Toutes les fois que ces moyens seront d'une application dangereuse.

XXXVII. Dun autre côté : quelque confiance que l'on puisse fonder pour la guérison des maladies, sur les efforts de la nature; quelque présomption que l'on puisse établir en leur faveur; quand on ne veut se livrer à aucune espèce d'enthousiasme, on est obligé de reconnoître, que la nature ne peut pas toujours faire

ce qu'elle voudroit ; qu'elle ne fait pas même toujours ce qu'elle pourroit ; et que par conséquent, quoique par elle-même elle ne demande à l'Art que l'expectation, cette expectation suppose dans les efforts de la nature, trois choses : la première, que ces efforts ne sont pas immodérés et trop vifs ; la seconde, que ces efforts ne sont pas languissans et trop foibles ; la troisième, que ces efforts se portent vers un organe qui peut les soutenir sans danger : car il est évident que, par le défaut de la première condition, ils ont besoin d'être réprimés ; que par le défaut de la seconde condition, ils ont besoin d'être excités ; et que par le défaut de la troisième condition, ils ont besoin d'être détournés. Ainsi donc, malgré la loi générale (N°. XXXV.) la médecine agissante doit avoir lieu même relativement aux efforts de la nature.

1°. Toutes les fois que ces efforts seront visiblement excessifs ;

2°. Toutes les fois qu'ils seront visiblement insuffisans ;

3°. Toutes les fois qu'ils seront visiblement mal dirigés.

XXXVIII. En rapprochant tout ce que nous venons de dire, nous concluons que tous les cas où la Médecine agissante est applicable dans la pratique se réduisent au quatre suivans ;

Premier cas. Quand le principe morbifique étant connu, il est attaquable par des moyens moins dangereux qu'il ne l'est lui-même.

Second cas. Quand la Nature, dans l'usage des forces qu'elle exerce pour retrouver l'équilibre qu'elle a perdu, va évidemment au-delà des bornes d'une juste modération.

Troisième cas. Quand la Nature, dans l'em-

ploi de ces mêmes forces demeure évidemment en deçà des bornes d'une activité salutaire.

Quatrième cas. Quand la Nature s'égare évidemment dans la direction de ces forces, et qu'elle les porte ou les concentre vers des organes sur lesquels elles peuvent devenir funestes.

Nous osons coire que, plus on approfondira ces lois, mieux on se convaincra, qu'elles embrassent toute l'étendue de la Médecine agissante sagement administrée : D'où l'on conclura avec nous, que:

Tous les cas qui ne se rapportent pas à quelqu'un des quatre que nous venons d'exposer, doivent, sans aucune exception, être livrés à la Médecine expectante.

XXXIX. Ces lois sont simples sans doute, mais de leur simplicité même naît leur fécondité. Nous allons appliquer les aux différentes espèces de maladies en général, et aux différentes circonstances de la même maladie, en ne jugeant les maladies et leurs circonstances, que d'après la plus fidèlle observation. Les conclusions immédiates que cette application va nous fournir, seront autant de théorèmes pratiques qui serviront de réponses directes à la double question que nous discutons. Si ces théorèmes, qui sortiront pour ainsi dire des principes que nous venons d'établir, se trouvent d'ailleurs conformes aux maximes et à la conduite des grands maîtres de l'Art, nous ne devons pas désespérer que notre travail n'obtienne l'approbation et les suffrages de nos Juges-

XL. Tous ceux qui ont envisagé la masse des infirmités humaines, qui ont entrepris d'en débrouiller le chaos, et qui ont voulu se former un tableau méthodique des maladies, ont été

frappés de la différence qu'elles présentent, selon qu'elles attaquent la surface ou l'intérieur du corps. Cette différence remarquable, et qui paroît sensible à l'inspection la plus grossière, a fourni la célèbre division des maladies en maladies externes et maladies internes ; division si généralement reçue, qu'elle a insensiblement amené la division de la Médecine pratique en deux branches, dont l'une s'est particulièrement dévouée au traitement des maladies externes, tandis que l'autre s'est spécialement réservé celui des maladies internes.

XLI. Après cela nous pardonnera-t-on, si nous osons dire que cette division pêche essentiellement dans son objet, en ce qu'elle ne fixe pas de limites précises entre les deux classes qu'elle sépare ? En effet : pour qu'une maladie soit externe, suffira-t-il qu'elle présente quelques symptômes à la surface du corps ? A ce prix presque toutes les maladies seroient des maladies externes. Dira-t-on qu'une maladies externe ne doit présenter ses symptômes qu'à la surface? Mais quoi? une plaie un peu étendue ne sera donc plus une maladie externe lorsque l'intensité de l'inflammation amenera la fièvre ? Voudra-t-on recourir aux causes, et appeler les maladies externes ou internes selon qu'elles sont produites par des causes externes ou par des cause internes ? Mais presque toutes les tumeurs, qui sont des maladies reconnues pour externes, dépendent d'une cause interne ; et d'une autre côté la pleurésie, l'apoplexie qui suivent une chute, une collision grave, cesseront-elles d'être des maladies internes? Ajoutons que cette division ; fût-elle nette et exacte dans son objet, seroit toujours frivole dans son principe. Qu'importe

en effet au traitement d'une maladie, que cette maladie attaque la surface ou l'intérieure de notre machine? Cette différence peut bien rendre la maladie plus ou moins grave, l'application des secours plus ou moins difficile ; mais peut-être ne pourroit-on pas assigner un seule indication majeure, qui appartienne à la maladie externe en tant qu'elle est externe, et à la maladie interne en tant qu'elle est interne.

XLII. A cette division futile, osons donc en substituer une autre vraiment intéressante pour la pratique, et division les maladies, en *maladies dont le principe est évident, et maladies dont le principe est obscur*(1). Il est chimérique de supposer que l'état de maladie puisse exister un seul instant, sans que dans le même instant la Nature éprouve une lesion étrangère quelconque, qui sert de base à tout l'appareil morbifique (N°. XI.). Or, qui ne sent pas quelle différence doit mettre dans la conduite d'un Médecin, la connoissance claire et certaine qu'il peut avoir de cet obstacle primitif, contre lequel la Nature lutte ou le doute raisonnable dans lequel il peut rester à cet égard?

XLIII. Dans le premier cas, assuré de l'objet vers lequel la Nature dirige ses efforts, le

---

(1) Du reste, cette division des maladies par rapport à leur principe, est fort ancienne. Les médecins dogmatiques, au rapport de *Celse*, divisoient les maladies en *évidentes* et *cachées*. *Hi qui rationabilem Medicinam profitentur, haet necessaria esse proponunt: Abditarum et morbos continentium causarum notitiam, deinde evidentium*, etc. (Cels. lib. 1. præf.) Il est vrai qu'ils prétendoient contre les empiriques, que la connoissance des unes et des autres de ces causes étoit nécessaire au traitement. Nous verrons bientôt ce qu'on doit en penser.

médecin

médecin est à portée de juger de leurs succès plus ou moins heureux ; et tout l'oblige à les suppléer quand ils sont impuissans, comme à les seconder quand ils sont favorables. Incapable de se tromper sur l'effet de ses propres entreprises, il a sous les yeux une règle infaillible qui le guide, et qui par conséquent l'autorise en quelque sorte à tout entreprendre. Il doit donc préférer dans cette première classe de maladies, la médecine agissante à l'expectante. Il peut bien manquer de moyens pour agir ; mais l'indication d'agir subsiste toujours. S'il n'agit point, ce ne doit être que parce qu'il ne le peut pas : car ce ne peut pas être parce qu'il ne le doit pas.

XLIV. Dans le second cas au contraire le médecin ne connoît de la maladie, que l'impression funeste faite sur l'économie animale par le principe morbifique, tandis que ce principe lui-même est caché à ses yeux. Quelle vue pourroît-il avoir en agissant ? Voudroit-il attaquer un principe qu'il ne connoît pas ? Quelle témérité de conduite ! Voudroit-il, sans avoir égard à ce principe, réparer les désordres qu'il aperçoit dans les fonctions de la vie ? Quelle absurdité de jugement ! Car il est absurde de vouloir supprimer l'effet en laissant subsister la cause. Or, de quelque espèce que soient les symptômes d'une maladie, et sous quelque face qu'on les envisage, on les trouvera toujours, par rapport au principe morbifique, dans une dépendance plus ou moins étroite, mais néanmoins certaine et réelle. La médecine expectante est donc préférable dans cette seconde classe de maladies, à la médecine agissante. Tout concourt ici à interdire une action, qui,

relativement au fond de la maladie (1), ne peut être que hasardée, si elle s'attaque au principe ; ou inutile si elle s'attaque aux symptômes.

XLV. Du reste, c'est au médecin qui traite une maladie, à décider dans laquelle de ces deux classes elle doit être rangée, et à déterminer si c'est une maladie dont le principe soit évident, ou bien une maladie dont le principe est obscur. Or, puisque son opinion à cet égard doit être la base fondamentale de toute sa con-

---

(1) Nous prions qu'on s'attache à ce mot : *au fond de la maladie*. La vérité de notre proposition demande qu'il soit pris à la rigueur. En effet, nous dirons dans la suite, qu'il est quelquefois convenable, qu'il est même nécessaire d'agir sur la nature sans égard au principe morbifique : et nous rappelant alors ce que nous disons ici, on pourroit croire que nous tombons en contradiction avec nous-mêmes ; mais il faut remarquer que, quand les efforts de la nature deviennent l'objet de la médecine agissante, cette action est par elle-même indifférente *au fond de la maladie* ; elle ne regarde que le traitement que la nature y apporte, ce qui est bien différent. Expliquons-nous. Dans une fièvre aigüe, je fais saigner le malade, non pour le guérir de la maladie qu'il a, mais pour prévenir un engorgement qu'il n'a pas encore, et que je crains. Car du reste, cette cause quelconque qui occasionne sa fièvre, je ne l'abandonne pas moins aux soins de la nature. En un mot, l'action dirigée vers la nature a toujours pour objet un symptôme accidentel, au moins dans son intensité, au principe morbifique. S'il étoit essentiellement attaché à ce principe, il est évident qu'il seroit inutile de l'attaquer, tant que ce principe subsiste. Ce seroit vouloir, dans la jaunisse, blanchir la peau en la lavant. Cette note est un peu longue, mais nous l'avons crue nécessaire pour prévenir une objection qui auroit pu paroître fondée, et pour sauver une contradiction qui n'est qu'apparente.

duite, il ne doit rien négliger pour asseoir solidement le jugement qu'il portera, et pour le mettre à l'abri de toute incertitude. Qu'il se souvienne surtout que, si c'est une faute capitale de ne pas apercevoir le principe morbifique quand il se montre à découvert, ce n'est pas une faute moins grande, de vouloir deviner ce principe quand il se cache ; et d'en supposer un qui peut-être n'existe pas, au lieu de celui qui existe réellement et que l'on ignore.

XLVI. Qu'il distingue donc d'abord avec soin, l'occasion d'une maladie, d'avec son principe. L'occasion peut être évidente tandis que le principe demeure caché. Un moissonneur couvert de sueur, avale un verre d'eau froide ; bientôt après, la douleur du côté, la toux, la fièvre, etc. annoncent une pleurésie. Osera-t-on dire que l'impression de fraîcheur que cette boisson a faite, soit le principe subsistant qui soutient cette maladie dans toutes ses périodes ? Non sans doute. Une pareille assertion seroit risible. Mais ce qui est vrai, c'est qu'à l'occasion de cette fraîcheur, il s'est fait une révolution ou un changement dans l'état des solides ou des liquides, changement dont nous ignorons absolument le fond, et dont nous ne connoissons que les suites, qui sont l'ordre et l'appareil des symptômes pleurétiques. Or c'est ce changement qui est le vrai principe morbifique ; principe qui, même dans ce cas, est tout aussi caché, tout aussi obscur qu'il peut l'être dans une pleurésie spontanée. Le défaut de cette distinction que nous recommandons ici, peut devenir la source des fautes les plus grossières. L'ignorant qui a une fois découvert la cause occasionnelle d'une maladie, s'imagine

facilement qu'il ne peut plus se tromper sur les vues curatives qu'il a à remplir. Il confond l'occasion, qui n'est qu'une cause fugitive, avec l'effet immédiat de cette occasion (1), lequel est la cause permanente et durable, ou le vrai principe morbifique ; il ne s'aperçoit pas que, si cet effet lui est connu, en vain il dirige ses coups contre la cause qui l'a produit. Cette cause n'existe plus ; en la combattant, il ne combat qu'une chimère.

XLVII. On nous entendroit bien mal si, de ce que nous disons ici, on vouloit conclure que l'attention du médecin ne doit pas s'étendre jusqu'à la recherche des causes occasionnelles de la maladie. Nous sommes bien éloignés d'une pareille absurdité. Dans un art qui n'est perfectible que par l'observation, rien n'est à négliger, rien n'est indifférent. Ceux qui l'exer-

---

(1) Nous disons *son effet immédiat*, parce qu'il n'y a réellement que cet effet, exclusivement à ceux qu'il peut entraîner après lui, qui mérite le nom de principe morbifique. Qu'une femme tombe malade parce que ses règles auront été brusquement interrompues par une cause quelconque : cette interruption est-elle le vrai principe de sa maladie ? Non sans doute cette interruption n'est pas l'effet immédiat de la cause à laquelle on la rapporte; elle n'en est que l'effet secondaire. Cette cause a d'abord produit une révolution dans le systême de la matrice. Sans cette révolution l'écoulement menstruel n'auroit point été suspendu. C'est donc cette révolution, ce trouble organique, inconnu dans sa nature, quoique connu dans son effet, qui doit être regardé comme le véritable principe morbifique. Si cela avoit besoin d'être prouvé, nous nous contenterions de faire observer que souvent, et même le plus souvent, la maladie est guérie avant que les règles reparoissent, ce qui seroit absolument impossible dans la supposition contraire à notre assertion.

cent avec le soin qu'il mérite, ne sauroient porter leur attention trop loin. Leurs regards ne sauroient embrasser trop d'objets. La découverte des causes occasionnelles jette le plus beau jour sur l'histoire de la Nosologie, donne de la solidité au prognostic, et par conséquent éclaire jusqu'à un certain point la pratique. Mais nous osons dire que ces causes, même les plus clairement aperçues, ne peuvent pas devenir l'objet raisonable de l'activité de l'art; et quelles sont presque toujours (1) par rapport aux maladies internes, ce que sont les instrumens par rapport aux plaies : c'est-à-dire, ce qui les occasionne, et non ce qui les entretient. *Sidenham* regardoit l'impression d'un air trop froid sur l'habitude de la peau comme la cause la plus ordinaire des maladies sporadiques. Son opinion à cet égard devoit même aller bien loin, et sa persuation devoit être bien intime, puisque cet écrivain si réservé dans toutes ses assertions, ne craint pas de s'énoncer à ce sujet avec un ton d'assurance qu'il prend rarement. Je pense, dit-il, que la seule inattention de se déshabiller trop tôt à l'entrée du printemps, et de s'exposer à la fraîcheur après un exercice un peu violent, détruit plus

(1) Si la cause occasionnelle continuoit d'agir, le cas seroit différent. Elle devient alors un véritable principe morbifique dont il faut arrêter l'action. Nous ne parlons donc ici que contre ceux qui combattent un effet présent qu'il ignorent, dans sa cause occasionnelle qu'ils connoissent peut-être, mais qui n'existe plus. Le nombre en est-il donc si petit? Et avons-nous tort de les comparer à celui qui attaqueroit une plaie dans l'instrument qui l'a faite? Nous le demandons aux médecins philosophes.

d'hommes que les trois fléaux réunis de la guerre, de la peste et de la famine (1). Il ne paroît pourtant pas que *Sidenham* ait tiré de là aucune indication curative directe. Cette considération en effet devoit naturellement le conduire à adopter la méthode échauffante et diaphorétique, d'ailleurs si généralement reçue de son temps; cependant bien loin de-là, il est devenu le père de la méthode rafraîchissante. Ce grand homme, qui s'expliquoit si nettement sur la cause la plus commune des fièvres, avouoit en même-temps son ignorance profonde sur la nature de leur principe morbifique (2). Il sentoit donc bien la distance qu'il y a de l'un et de l'autre. Contre un principe connu, il n'auroit jamais balancé d'agir; tandis que malgré l'évidence de l'occasion, il a été un des plus grands partisans de la médecine expectante. C'est qu'il savoit bien, cet homme sage, que la connoissance des causes occasionnelles est plus faite pour contribuer à prévenir les maladies, que pour contribuer à les guérir; ou, pour m'exprimer en termes consacrés par l'art, que relativement à la *longévité*, cette connoissance tend plus à perfectionner l'Hygiène, que la Thérapeutique.

XLVIII. Le second écueil qu'il faut éviter dans la recherche du principe morbifique, c'est de confondre l'opinion avec la vérité, la probalité avec la certitude. Quand ce principe n'est

---

(1) *Existimo plures modo jàm designato quàm peste, gladio, fame, simul omnibus perire.* (Sid. §. 26. cap. 1.

(2) (*Sidenham opera medica, in praefatione, tractatu de podagrâ et passìm alibì.*)

pas évident, nous voulons qu'on le regarde comme inconnu. Nous ne pouvons en aucune manière admettre avec *Galien* (1) une troisième espèce de principe morbifique qu'il appelle *non-manifeste ;* c'est-à-dire, un principe qui n'étant pas sensible par lui-même, ne se découvre que par le raisonnement. Quelque intervalle qu'il y ait de l'ignorance à l'évidence, la longue suite des probabilités que par tout ailleurs on peut établir dans cet immense intervalle, ne doit point trouver ici de place. Il s'agit ici d'un objet qui influe trop puissamment dans la partie la plus essentielle de la pratique, et qui par conséquent intéresse de trop près la vie des individus. Car enfin, lorsque je m'abstiens de rien décider sur le principe morbifique, et que conséquemment à mon incertitude à cet égard, je me renferme dans les bornes de l'expectation, je suis bien assuré que je ne laisse pas le malade sans secours. Il trouve une ressource très-puissante dans les efforts de la nature ; et quand même ces efforts seroient sans succès, au moins la nature ne peut pas se tromper sur l'objet qui les excite. En ignorant si elle combattra heureusement, je sais du moins qu'elle combattra ce qu'elle doit combattre. Mais lorsque je prononce sur l'intention que la nature se propose, et que conséquemment à mon opinion, j'entreprends de remplir moi-même ses vues par une action véritable, si malheureusement je me trompe, ce qu'il peut arriver de plus heureux, c'est que mon erreur ne fasse qu'aggraver la maladie, et ne devienne

---

(1) *Galenus in lib. Hipp. de alimento.* Comment. 3.

pas absolument funeste pour le malade (1). L'on a beau reprocher à l'art salutaire de n'être qu'un art conjectural, il le sera si l'on veut dans la théorie; nous osons avancer qu'il ne l'est point dans la pratique, quand elle n'est pas confiée à la présomption et à l'ignorance. Un médecin sage et éclairé ne fait pas dépendre le salut de son malade, de la probabilité d'une conjecture. Lorsqu'il se détermine à agir, ce n'est jamais que parce que la nécessité de l'action lui est en quelque sorte démontrée, ou par l'évidence des écarts de la nature, comme nous le dirons dans la suite, ou comme nous l'exigeons ici, par l'évidence du principe morbifique.

---

(1) C'est la belle remarque de *Valesius* sur cette sentence d'*Hippocrate : contraria paulatim adhibere opportet, et interquiescere* (Epid. lib. 6. sect. 2.) Ce sage commentateur ne balance pas de décider qu'il est bien moins dangereux pour un malade, de tomber entre les mains d'un médecin ignorant (tranchons avec lui le terme) mais qui, prudent dans son ignorance, y trouve un motif pour s'arrêter, et s'en fait à lui-même une barrière sacrée qu'il respecte, que d'être livré à un médecin turbulent et inquiet, qui ne doute jamais du principe de la maladie, et a sans cesse entre les mains un nouveau secours pour le combattre. Car le premier, dit-il, ne nuira point, s'il n'est pas utile; au lieu que le second, ne se trompât-il point sur le choix du secours qu'il applique, se trompera certainement sur le choix du moment où il l'applique. Sa précipitation et son impatience le mettent hors d'état de distinguer ce moment et surtout de l'attendre. *Periculosiùs censeo incidere in médicum qui nesciat quiescere, quàm qui nesciat contraria adhibere. Nam qui nescit quiescere, nescit occasiones contraria adhibendi, quare nescit contraria adhibere, qui nescit contraria adhibere tamen si prudens est, scit quiescere ; atque si prodesse non potest, tamen non obest.*

XLIX. Or, pour que ce principe soit évident, il faut qu'il se montre en quelque sorte à découvert, et que par quelqu'endroit il vienne frapper les sens. Si on ne va jusqu'à lui qu'au moyen d'un raisonnement, quelque bien lié que ce raisonnement paroisse, la prudence veut qu'on s'en défie. Défions-nous-en surtout, si la conclusion qui parle pour un principe quelconque, tire sa principale force de la difficulté qu'il y auroit à assigner un autre principe. Quand il sagit de découvrir la cause ou le véritable principe d'une maladie, l'analogie, dit *Hippocrate*, égare les meilleurs médecins ; et certes, ajoute-t-il, il est bien difficile d'arriver par la voie du raisonnement jusqu'à l'indication curative que ce principe pourroit fournir (1). Quel poids, en cette matière pouvons-nous donner à l'induction, dans les cas un peu compliqués, si nous réfléchissons de sang froid et sans prévention, sur la facilité avec laquelle on échoue dans les cas les plus simples ? Combien d'obstructions, ainsi jugées après un examen assez attentif, ont été guéries par l'accouchement? Et combien de grossesses ainsi présumées ont fini par exiger la ponction? Qu'on ne dise pas que ce sont-là des erreurs d'écoliers ; les plus habiles maîtres s'y tromperoient également quelquefois, s'ils avoient l'imprudence de juger et de prononcer dans tous les cas.

---

(1) *Optimis Medicis similitudines imponunt et difficultates pariunt, sed contraria efficit causa ; et sanè difficile est curationum vias ratiocinatione assequi* (epid. lib. 6. sect. 8.) Cette sentence est si claire et si énergique, qu'elle suffit pour faire peser toute l'autorité d' *Hippocrate* en faveur des règles que nous établissons ici.

Ce qui les distingue véritablement, c'est qu'ils suspendent plus long-temps leur jugement ; et que, conformément à la règle que nous voulons établir, ils attendent d'être forcés par l'évidence.

L. Et pour rendre complète cette évidence que nous demandons, il ne suffit pas que le principe que l'on assigne à la maladie soit connu quand à son existence ; il faut qu'il le soit encore dans sa qualité de principe morbifique : c'est-à-dire, que tous les symptômes de la maladie doivent être dérivés de lui comme de leur source. Cette dépendance doit être claire, sensible et hors de toute équivoque. Pour cela il faut que toute la marche des symptômes ne soit qu'un type des variations du principe qu'on leur donne ; qu'ils soient nés avec lui, qu'ils croissent avec lui, qu'ils s'affoiblissent avec lui, pour disparoître enfin avec lui ; mais pour ne disparoître qu'avec lui. On nous trouvera peut-être un peu sévères dans le dégré d'évidence que nous exigeons, pour classer une maladie dans le rang de celles que l'art peut entreprendre de guérir (1); oui sans doute nous le sommes : et loin de craindre de l'être trop, nous craindrions plutôt de ne l'être pas assez. La vie des hommes ne nous paroît point faite pour être hasardée sur une conjecture. Le soin de protéger et de conserver nos jours est trop bien entre les mains de la nature, pour que nous osions le lui enlever,

(1) Nous le répétons : à parler strictement, l'art ne guérit que lorsqu'il agit sur le principe morbifique. Hors de là il empêche que la nature ne s'égare, mais c'est toujours par la main de la nature que la guérison s'opère. (*Voyez la not* 1. *pag.* 34.)

à moins que nous n'ayons l'évidence pour nous.

LI. Qui pourroit déplorer assez les maux qu'a faits et que fera toujours à l'humanité l'oubli des règles que nous venons d'établir? L'on a senti dans tous les temps, que la manière la plus efficace de combattre les maladies, étoit de les attaquer dans le principe morbifique. Mais ce que l'on n'a pas toujours également bien compris, c'est que la découverte de ce principe doit être le fruit d'une observation simple et grossière, et non le résultat d'un raisonnement subtil. Il ne falloit sans doute que le voir, ce principe de la maladie, mais il falloit le voir : et comme dans le plus grand nombre des maladies on ne le voit point, on a voulu le deviner. Qu'est-il arrivé? A force de suppositions gratuites, de comparaisons infidelles, d'analogies illusoires, d'inductions fausses, on est venu à bout de se former, pour chaque classe de maladies, une opinion sur la nature du principe qui les excite et les soutient. Ces opinions ont formé autant de sectes plus ou moins nombreuses, suivant la célébrité de leur chef, et selon l'apparence des raisons sur lesquelles elles étoient fondées. Toutes ont cru rencontrer la vérité ; aucune cependant ne l'a sans doute rencontrée, puisqu'elles se sont renversées successivement les unes sur les autres. Leur Aithiologie étoit donc fausse ; les principes que ces différentes sectes assignoient aux maladies n'existoient donc que dans l'opinion de leurs partisans ! Et dès-lors que devons-nous penser des efforts que la pratique dirigeoit contre un principe imaginaire? Les faux coups portés à la maladie, ne doivent-ils pas être devenus quelquefois des coups trop funestes aux ma-

lades? un détail un peu long sur cette matière, seroit étranger à notre plan. Contentons-nous de dire un mot des fièvres continues, que les anciens Pathologistes désignoient sous le nom général de *fièvres putrides*. Qui ne sait pas qu'une acidité prédominante, une alcalescence trop décidée, la fermentation des liquides, la matière de la transpiration retenue, la viscosité du sang et son arrêt dans les extrémités artérielles, la saburre des premières voies, etc. ont été regardées tour à tour comme le principe de ces maladies Or, selon la diversité de ces opinions, les acides, les alcalis, les absorbans, les tempérans, les diaphorétiques, les incisifs, les savonneux, les purgatifs, etc. sont devenus la base fondamentale du traitement; traitemens tous essentiellement faux en ce qu'ils se rapportent à un objet purement idéal; traitemens qui par conséquent ne peuvent être regardés comme innocens, qu'autant qu'ils sont foiblement appliqués (1).

LII. Arrêtons nous un moment encore sur la dernière de toutes ces opinions; c'est la seule qui conserve quelque crédit. Si nous demandons à tous les médecins qui, dans le commencement des fièvres continues, emploient les évacuans, dans quelles vues ils se livrent

(1) Il semble que ceux qui agissent en conséquence de ces suppositions, conservent un doute obscur sur leur verité. S'ils étoient intimément persuadés, ils devroient agir moins timidement et augmenter la dose du remède jusqu'à cessation de fièvre. Un chirugien qui est assuré de la présence du pus dans un abscès, plonge hardiment et tout d'un coup son instrument jusqu'au fond; celui qui dissèque en quelque sorte la tumeur, doute évidemment si elle est véritablement purulente.

à un traitement aussi *actif;* ils nous répondront qu'ils veulent par là épuiser, ou diminuer au moins le levain fébrile. Dans la persuation où ils sont que ces sortes de fièvres sont entretenues par les sucs dépravés, qui des premières voies passent dans la masse du sang, ils prétendent attaquer le principe morbifique directement. Il nous seroit aisé de combattre le fond de leur opinion par un argument bien simple. 1°. Le principe morbifique étant détruit ou affoibli, les symptômes qui en dépendent doivent nécessairement disparoître ou s'affoiblir: les fièvres putrides traitées par les évacuans devroient donc être plus courtes : elles se prolongent cependant jusqu'aux environs des jours septénaires, suivant la loi à peu près commune à toutes les fièvres continues qui ne sont pas du genre des éphémères. 2°. Les redoublemens devroient être plus foibles à la suite de l'évacuation, et cependant ils sont ordinairement plus vifs, les jours où les premières voies ont été irritées et fatiguées par ces purgations précoces.

LIII. Mais tenons-nous-en plus strictement à notre sujet : il nous suffit de bien établir que la saburre des premières voies regardée comme le principe morbifique des fièvres continues, ne peut pas devenir le motif et l'objet de la médecine agissante. Pour cela nous n'avons pas besoin de prouver à ceux qui agissent en conséquence de cette opinion, que leur opinion est mal fondée, et qu'ils se trompent. Contentons-nous de leur demander si, dans la supposition qu'ils se trompent, ils oseroient regarder leur méthode comme innocente : il faudroit être de bien mauvaise foi pour le soutenir. Demandons-leur encore,

quelles preuves ils ont qu'ils ne se trompent point : tout se réduit à des probabilités , qui n'ont de force et de poids que ce que chacun veut leur en donner. Poursuivons-les dans ce dernier retranchement , et demandons-leur enfin , si sur le même degré de probalité , ils voudroient conseiller la plus légère opération chirurgicale. Voudroient ils conseiller la ponction de l'abdomen , par exemple , quelque probable que pût être l'épanchement de la sérosité , tant qu'une fluctuation clairement aperçue ne rend pas cet épanchement certain ? On peut répondre pour eux qu'ils ne le voudroient pas. Et pourquoi ? Une légère blessure à la peau leur paroîtroit-elle plus dangéreuse que le trouble qui résulte de l'action d'un purgatif ou d'un émétique ? Non sans doute. Qu'ils s'examinent donc sérieusement eux-mêmes , et qu'ils voient si dans ce dernier cas , ils ne seroient pas retenus par la crainte de la confusion dont les couvriroit l'événement, s'il ne justifioit pas leur conseil ; tandis que dans l'autre ils croient avoir assez démontré qu'ils ne se trompent point, parce qu'on ne peut pas leur démontrer qu'ils se trompent. Si donc on ne doit point hasarder le salut du malade sur un assemblage de conjectures auquel nous ne voudrions pas attacher notre propre réputation , concluons que ce sera toujours abuser de la médecine agissante , que l'employer contre le principe morbifique quand ce principe n'est pas évident.

LIV. Les plus grands maîtres de l'art n'ont jamais cessé de réclamer contre cet abus énorme. *Hippoctate* reconnoissoit dans presque toutes les maladies un principe auquel il semble avoir donné le nom de *Divin* , pour nous avertir qu'on

chercheroit vainement encore à le combattre. Une secte entière de médecins, secte nombreuse et célèbre, appuyoit toute sa doctrine presque uniquement sur le danger des indications curatives, tirées de l'opinion que l'on se forme sur les principes cachés des maladies. Les *Empiriques* étoient si convaincus et tellement effrayés de ce danger, qu'ils tomboient dans un excès opposé, et vouloient que l'expérience seule, à l'exclusion de toute espèce de raisonnement, fût la boussole de la Pratique (1). Il est vrai qu'à la renaissance des lettres, la médecine qui nous avoit été conservée et transmise par les Arabes, ne portoit ses vues et son action que sur des organes viciés dans leur tempérament ; sur des humeurs *peccantes* par leurs qualité, etc. Mais bientôt les vrais lumières puisées dans *Hippocrate*, dissipèrent le chaos de cette Aithiologie péripatéticienne. Ce ne fut d'abord, que pour lui substituer une physique insuffisante, ou une chimie plus absurde encore; enfin la vrai médecine épurée par une Philosophie plus exacte, a reconnu, je ne dis pas la frivolité, mais le danger de tous ces systêmes. Les plus grands hommes se sont accordés à les proscrire tous indistinctement. Ils les ont regardés non-seulement comme des guides infidelles dans la pratique, mais comme

(1) Ce principe étoit une erreur sans doute : mais avec une légère modification, on en feroit une règle aussi sage que sûre. L'empirisme mitigé, c'est-à-dire celui qui abandonne les causes et les principes, pour ne raisonner que sur les phénomènes qui en sont le résultat, sera toujours la secte des médecins philosophes. Voyez à ce sujet les réflexions intéressantes que M. *le Clerc* a insérées dans son histoire de la médecine. (*Part.* 2. *chap.* 6.)

des obstacles invincibles aux progrès de l'art. N'accumulons point ici des citations superflues ; contentons-nous d'interroger cet observateur infatigable, ce Praticien éclairé, cet Ecrivain ingénu, qui, par ses lumières, sa prudence et sa candeur, a mérité qu'on lui déférât dans l'art, ainsi qu'à *Hippocrate*, une espèce d'autorité législative : *Sidenham* nous avertit presque à chaque page, de ne point nous occuper des principes cachés des maladies ; mais surtout de ne point y chercher la base du traitement curatif. Il n'est point de précepte que cet homme célèbre nous inculque plus souvent et avec plus de force. L'expérience et la réflexion lui avoient également appris, que le médecine agissante doit se refuser toute entière à une indication aussi fautive.

LV. Poursuivons, et examinons un peu plus en détail, chacune des branches de notre première division (N°. XLII.). Les maladies dont le principe est évident, considérées toujours relativement à la médecine agissante qu'elles indiquent (N°. XLIII), se subdivisent naturellement en deux rameaux subalternes et opposés, selon que ce principe est à la portée, ou hors de la portée de l'activité de l'art. Il est inutile de remarquer que dans ce dernier cas, l'indication d'agir, qui n'aît de l'évidence du principe morbifique, est nécessairement suspendue par le défaut des moyens propres à la remplir. Nous ne dirons pas que l'expectation est alors préférable ; ce terme seroit bien impropre, puisqu'elle est forcée. Mais il est important d'observer que la nécessité d'*attendre* ne nous est ici imposée, que par l'ignorance des secours qui peuvent nous faire atteindre un but, d'ailleurs très-clairement aperçu. Il suit de là que la véritable

borne

borne de cette classe de maladies, ne se trouve point dans leur nature, ni dans leurs symptômes; et qu'il faut la chercher uniquement dans l'étendue de nos connoissances. A mesure que celles-ci se perfectionneront, les moyens se multiplieront entre les mains de l'art; et le nombre des cas où l'incapacité le réduit à l'inaction, diminuera toujours. C'est surtout par ce côté qu'il est perfectible. Reconnoissons-le à la gloire des grands hommes qui y ont contribué : il a fait dans ces derniers siècles, les plus beaux et les plus rapides progrès. Combien de secours efficaces perdus par la barbarie des temps, la médecine agissante n'a-t-elle par recouvrés! combien de secours nouveaux n'a-t-elle pas acquis! Que de victimes n'a pas enlevées à la douleur et à la mort, la seule lithotomie si bien décrite autrefois par *Clese*, et rendue enfin à l'humanité souffrante! Combien d'hémorrhagies, souvent mortelles de leur nature, n'arrête pas tous les jours l'agaric, bien plus surement que le cautère actuel des anciens, toujours cruel, souvent inefficace; bien plus facilement que la ligature des vaisseaux imaginée par *Ambroise Paré*, ligature toujours douloureuse, souvent impraticable ?

LVI. Il n'est presque rien en ce genre, que nous ne puissions espérer du zèle et des travaux de tant de particuliers, et surtout de tant de sociétés célèbres, qui ne semblent occupées que du soin de reculer les bornes de l'art. Car n'oublions pas qu'il n'est ici question que des maladies dans lesquelles, contre un principe morbifique connu, l'art manque de ressources connues. Or c'est-là que les essais sont permis. L'évidence de l'objet pour lequel on travaille, met

à l'abri de toute erreur et de toute équivoque le jugement que l'on porte sur l'utilité des moyens que l'on a employés. Le succès apprend toujours infailliblement s'il faut soutenir, abandonner ou reformer une première épreuve; et la sagacité jointe à la prudence ne peuvent pas manquer de faire enfin des découvertes.

LVII. Cependant nous sommes forcés d'augurer ici que, malgré tous les efforts de l'art, la classe de maladies qui nous occupe, ne sera toujours malheureusement que trop réelle, et que toujours la médecine agissante se verra enchaînée devant quelque principe morbifique qu'elle apercevra, et qu'elle ne saura point attaquer. Les plaies, même les plus simples, nous en fournissent un exemple bien triste. S'il faut en croire à des expériences réitérées, faites à Lyon par M. *Ponteau*, le Ténia a enfin trouvé son véritable poison; et l'on peut presque désespérer de trouver jamais un véritable sarcocolle. Dans toutes les plaies, quelque légers ou quelque graves que puissent être d'ailleurs les symptômes qu'elles présentent, l'unique, le vrai principe morbifique, c'est la solution de continuité; principe évident, mais principe inattaquable directement et en lui-même. En effet, pour que l'art exerçât sur ce principe une action directe, il faudroit que, comme il peut rapprocher les deux extrémités de la fibre animale une fois rompue, il pût aussi les recoller et les rejoindre. Or qui ne sait pas aujourd'hui, que la sphère de l'activité de l'art ne s'étend pas jusques-là? Nos pères ont eu beau grossir la liste des cicatrisans et des sarcotiques, il est généralement reconnu et sensiblement démontré que la réunion des bords

de la plaie, c'est-à-dire la vraie extinction du principe morbifique, n'est et ne peut être que l'ouvrage de la nature. L'art peut bien la favoriser, ou la contrarier dans son travail ; mais il ne sauroit la remplacer. Quelque méthode que l'on suive, ce ne sera jamais que par le long et pénible circuit de l'inflammation et de la suppuration, que l'on parviendra à la cicatrice.

LVII. Cet exemple nous ramène naturellement aux maladies dont le principe morbifique est connu et attaquable (1). Il nous faut examiner si parmi ces maladies il n'en est pas qui, malgré l'évidence du principe morbifique et la connoissance des moyens par lesquels on pourroit le combattre, demandent cependant la médecine expectante préférablement à l'agissante. Cette question est visiblement absurde pour ce petit nombre de maladies, dans lesquelles l'action dirigée contre le principe morbifique est d'ailleurs indifférente à la nature. Mais qu'il s'en faut bien que cette heureuse circonstance se rencontre dans toutes! On ne replace un membre luxé, qu'au prix d'une extension bien fatigante pour les fibres qui la supportent; on n'extrait le calcul qu'au travers d'une plaie, que l'art sait bien faire, mais qu'il ne peut pas toujours guérir; on n'extirpe un polype qu'avec des déchiremens quelquefois dangereux; on n'emporte un anévrisme, qu'en exposant à l'atrophie toutes les parties où se distribuoit les rameaux de l'artère ané-

(1) La plupart des maladies de ce genre sont en effet des maladies chirurgicales, dans lesquelles ce principe morbifique n'est attaquable qu'au moyen d'une plaie.

vrismatique, etc. (1). C'est-à-dire que le plus ordinairement, on ne détruit un principe morbifique qu'en lui en substituant un autre. C'est une espèce d'échange : il faut donc, avant que de se déterminer à le faire, apprécier avec justesse ce qu'il y a à gagner ou à perdre pour le malade. C'est cette appréciation qui doit être surtout la base de tous les jugemens relatifs à l'opération de la main, et qui forme la plus grande et la plus belle partie de la prudence chirurgicale.

LIX. Dans cette délibération importante, la première considération doit se porter sur la difficulté que la nature peut avoir à triompher par elle-même du principe morbifique. Si ce travail ne doit pas être pénible pour elle, il faut le lui abandonner, et préférer la médecine expectante. Mais dans toutes les maladies où l'on présume raisonnablement que ce travail est au-dessus des forces de la nature, avec cette présomption croît l'indication d'agir de sorte

(1) Tous nos exemples sont pris ici des opérations chirurgicales, parce que ce n'est guères que par la voie de ces opérations, que la médecine agissante s'exerce sur un principe évident, ce qu'il faut remarquer. Car toutes les fois que l'on donne des incisifs, des incrassans, etc., dans la vue de corriger un tel vice dans les humeurs, etc. on ne peut pas assurer qu'on attaque la maladie dans son principe ; 1°. parce que ce vice n'est ordinairement que présumé, et non démontré ; 2°. parce que fût-il démontré, il resteroit à démontrer encore, qu'il est la source et non l'effet de la maladie. Cependant les règles que nous donnons sont générales ; elles sont applicables à toute action dirigée contre le principe morbifique, et par conséquent aux remèdes internes eux-mêmes, lorsqu'ils seront jugés capables de le combattre efficacement et de le détruire.

que, quand cette présomption s'élève, comme il arrive souvent, jusqu'au degré d'une certitude physique et morale, la médecine agissante devient le seul moyen de guérison, l'unique ressource pour le malade. L'action dès-lors ne doit plus être suspendue, que par la légéreté du danger qui résulte de la présence du principe morbifique, ou par l'excès du danger qui résulteroit de l'application du secours qu'exige la destruction de ce principe.

LX. Choisissons un exemple qui jette quelque jour sur notre pensée : il n'y a certainement rien à espérer de la nature, et l'art peut tout contre les tumeurs lymphatiques, indolentes et enkistées, surtout lorsque l'humeur qu'elles contiennent a acquis ce degré d'épaississement qui leur a fait donner le nom d'*athéromes*, *stéatomes*, etc. Qu'une tumeur de ce genre soit placée sur un tel endroit de la surface du corps où elle ne puisse occasionner aucune incommodité un peu grave ; un médecin sage n'y touchera point : et pourquoi ? Parce que le danger étant nul de la part du principe morbifique, la médecine agissante doit s'arrêter au seul aspect de la douleur qu'occasionneroit au malade l'opération nécessaire pour la destruction de ce principe (1). Que cette même tumeur ait son siège dans l'ovaire ; ce sage médecin

(1) La bonne chirurgie ne craint point de laisser dans le corps vivant des corps étrangers, comme des balles, par exemple, lorsque la figure de ces corps et leur position les mettent hors d'état de nuire. Il n'est pas douteux qu'il faudroit proscrire la lithotomie elle-même, si l'*uvaursi* avoit constamment l'effet que M. *de Haen* lui attribue, de faire disparoître tous les symptômes du calcul ; quoiqu'elle n'en diminue point le volume.

n'y touchera pas d'avantage, et pourquoi? Parce que quelque grand que soit le danger dont cette tumeur, comme principe morbifique, menace le malade, et la mort dût-elle en être la suite inévitable, l'extirpation de l'ovaire étant elle-même regardée comme mortelle (1), la médecine agissante n'a plus lieu, une ame droite s'en abstient comme d'un crime. L'art ne fut jamais fait pour empêcher les malades de mourir des mains de la nature, en les égorgeant de ses propres mains.

LXI Dans le genre de maladies dont nous parlons, il faut donc que la médecine agissante soit préferable à l'expectante, il faut, dis-je, que la médecine agissante nous offre un secours dont le danger épargne au malade un danger plus grand. Or, puisque tout dépend ici d'un rapport, on sent que la médecine agissante peut et doit mériter cette préférence, même dans des cas où le secours qu'elle nous offrira n'aura qu'assez peu de probabilités en sa faveur (pourvu toutefois qu'il en ait qu'elqu'une), si d'un autre côté, par la présence

---

(1) Nous ne prétendons point décider le fond de la question; elle nous est étrangère. Nous partons de la supposition généralement reçue, qui est en effet la loi que doit consulter un médecin. Du reste nous savons que M. *Morand*, (Mém. de l'acad. de Chir. T. 2.) propose cette extirpation comme salutaire dans le cas dont nous parlons. Peut-être a-t-il raison. En général nous ne doutons pas qu'il n'y ait bien des malades sacrifiés à la fausse opinion que l'on a sur le danger des opérations qui seroient nécessaires pour les guérir. Mais jusqu'à ce que le hasard nous ait mieux instruits, il faut agir suivant l'opinion généralement convenue. D'ailleurs la solidité des principes que nous établissons est indépendante des progrès que l'art peut faire en ce genre.

du principe morbifique la vie du malade est désespérée. C'est-là que trouve sa juste application, cette fameuse sentence de *Celse: satiùs est anceps experiri remedium quàm nullum.* Cels. l. 2. cap. 10. (1). A combien plus forte raison la même préférence est-elle due à la médecine agissante dans toutes les maladies dont elle peut dissiper ou prévenir le danger, sans en faire courir aucun par les moyens qu'elle emploie. N'oublions pas d'ajouter que, parmi les motifs qui doivent suspendre ou ralentir l'activité de l'art, l'humanité veut qu'on attache un grand poids à la douleur souvent inséparable de l'action destructive du principe morbifique. Ne laissons jamais périr notre semblable pour lui épargner une souffrance passagère; mais avant que de nous résoudre à le faire souffrir, attendons du moins d'y être forcés. Qu'il ne puisse jamais

(1) Rien de si mal-entendu que cet axiome dont l'ignorance n'abuse que trop souvent, pour justifier une médecine absurde ou téméraire; *Celse* n'a jamais voulu dire que quand un malade est désespéré, il fût permis de tout tenter au hasard. Si c'étoit-là sa pensée, elle seroit risible. Le mot *anceps*, *douteux*, dont il s'est servi, prouve invinciblement qu'il veut que l'on ait quelque raison d'espérer que le remède sera utile, quoiqu'il y ait quelque raison de craindre qu'il ne soit funeste. Or telle nous paroît le cas auquel nous appliquons son aphorisme. L'*action* que nous préférons peut conduire le malade à la mort; mais elle détruit un principe morbifique qui l'y meneroit inévitablement. L'événement fatal, de certain qu'il étoit ne devient plus que douteux; l'échange est favorable. Mais si le danger que le malade court de la part du remède ne le délivre pas certainement du danger qu'il court de la part de la maladie, ce n'est plus que danger sur danger, et le malade y perd surement beaucoup.

nous reprocher ni une compassion funeste, ni une précipitation barbare.

LXII. Après avoir parcouru les maladies dont le principe est connu, et les avoir classées relativement à l'indication qu'elles peuvent fournir au médecin, d'agir ou d'attendre, il seroit bien inutile de nous appesantir sur le choix du temps précis où il convient d'agir. Les mêmes considérations qui, appliquées aux caractères généraux de ces maladies, nous les ont fait attribuer à la médecine agissante, ou à la médecine expectante, si on les rapporte aux différentes circonstances que ces maladies présentent dans leurs différentes périodes, serviront à fixer les momens de l'expectation et de l'action. En conséquence des règles que nous avons établies, on trouvera que le choix de ces momens est quelquefois forcé, et que d'autres fois il est libre. Mais lors même que ce choix est libre, il faut que la préférence que l'on donne à un moment sur l'autre soit toujours éclairée. Expliquons-nous.

Une hernie étranglée occasionne la douleur des entrailles, la constipation, la fièvre, le vomissement. Le principe morbifique est connu, mais il n'est pas au-dessus des forces de la nature; c'est avec raison que que l'on attend (1). Cependant les douleurs intestinales deviennent plus vives, la fièvre plus aiguë, le vomissement plus fréquent et bilieux: le danger, quoiqu'il

---

(1) Nous ne parlons ici que d'une expectation relative au principe morbifique, expectation qui n'empêche point l'action que pourroit indiquer la nature; comme dans le cas présent la saignée, les topiques émolliens, etc.

augmente, n'est pas assez pressant, ni l'espoir assez perdu du côté de la nature, pour soumettre le malade à une opération douloureuse qui n'est pas elle-même sans danger; on peut attendre encore. Enfin le vomissement stercoracé paroît, le hoquet survient, le pouls s'abat: il n'est plus temps de délibérer; *l'instant de l'action est forcé*; chaque moment perdu peut la rendre inutile.

Un membre a perdu la liberté de ses mouvemens par une luxation: le principe morbifique est évident; on le livreroit à la nature, il n'y a que l'art qui puisse le détruire. Mais par un accident quelconque le déplacement est accompagné d'une inflammation considérable autour de l'articulation: tant que cette inflammation subsiste, l'extension nécessaire pour le replacement trouveroit une résistance très-grande, occasionneroit une douleur atroce, et pourroit irriter cette partie jusqu'au point de la gangrène. *Le temps de l'expectation est forcé*; chaque moment que lui déroberoit une précipitation imprudénte, ajouteroit un nouveau degré de danger à une action qui d'ailleurs est nécessaire.

Mais dans tous les cas où le principe morbifique exige des secours que l'art peut employer, si ce principe n'est pas de nature à faire faire à la maladie des progrès rapides et dangereux, *le choix du moment de l'action est libre*. Pour que la préférence qu'on donne alors à un moment sur l'autre soit éclairée, il convient de placer l'action dans un temps où un certain assemblage de circonstances particulières, comme sont celles de la saison, du

lieu, de quelques préparations préliminaires, etc. puisse rendre cette action plus aisée, plus sûre et plus utile. (1).

LXII. Il est temps de revenir sur nos pas, et de reprendre la seconde branche de notre division générale des maladies (N°. XLII.), c'est-à-dire, les maladies dont le principe morbifique est inconnu. Cette classe malheureusement la plus nombreuse, puisqu'elle renferme presque sans exception toutes les maladies vulgairement appelées *internes*, nous présente une discussion bien plus délicate. Elle est probablement l'objet principal que l'académie a eu en vue dans son programme; et c'est aussi de ce côté que nous avons dirigé le plus grand nombre de nos observations préliminaires. Nous avons déjà dit (N°. VLIV.), et nous croyons avoir démontré, que dans cette espèce de maladie, la médecine expectante est en général préférable à l'agissante. En effet, nous n'avons plus ici le principe morbifique pour guide et pour but, nous ne connoissons plus la maladie que par le trouble que nous apercevons dans les fonctions: or ce trouble n'est ordinairement que le secours, ou la suite inséparable du secours que la nature prête au malade. Si nous entre-

---

(1) Nous connoissons un habile lithotomiste qui ne se détermineroit pas à faire l'opération de la taille quand le vent du midi est bien établi. M. *Raulin* a observé qu'à Paris cette opération, faite dans un temps orageux, avoit mal réussi. *Hippocrate* ne vouloit pas qu'on la fît dans les solstices : il recommande en général de ne point entreprendre une opération chirurgicale, sans avoir fait une attention particulière à la constitution de l'air.

prenons d'agir, notre action ne peut se porter que sur la nature ainsi occupée de son propre soulagement; c'est-à-dire qu'il faut déranger l'ordre des mouvemens que la nature excite, sans distinguer précisément l'objet pour lequel elle les excite, et juger en quelque sorte des moyens sans connoître la fin. Quelle prudence! Quelle circonspection! Et (qu'on nous passe le terme) quel timidité ne demande pas un jugement semblable! Il est cependant des cas où un médecin sage doit le porter avec confiance. Nous les avons indiqués dans nos principes généraux (N°. XXXVII), ce n'étoit les décider que *théoriquement*; il nous reste à les décider en quelque façon *pratiquement*, en désignant dans quelles maladies, et dans quelles circonstances des maladies, ces cas se rencontrent.

LXIV. Ici nous nous égarerions, si nous raisonnions sur les causes. Nous n'avons plus que l'expérience à consulter. Elle seule doit devenir la règle de nos décisions, et les faits généralement observés sont les seuls principes sur lesquels nous puissions nous établir solidement.

Presque dès le berceau de la médecine, les maladies dont nous parlons ont été divisées en *aiguës* et *chroniques*. Cette distinction n'annonce d'abord que la différence de leur durée; mais comme nous le verrons tout à l'heure, elle porte sur un fondement bien solide; et cette différence, qui n'est en elle-même qu'accessoire, entraîne des différences essentielles. Avant que d'entrer dans cette discussion, pour en tirer les conséquences relatives à notre sujet, fixons bien nos idées; et effaçons du catalogue des maladies chroniques dont nous vou-

lons parler, un grand nombre d'infirmités, qui ne doivent point y trouver place (1).

LXV. Et d'abord, nous ne pouvons point comprendre sous le nom de *maladie*, au moins dans le sens que nous devons lui donner dans cette dissertation, tout état de l'homme où la nature n'est pas actuellement affligée par une sensation incommode qu'elle cherche à repousser. Sans cette condition nécessaire, quelqu'éloigné que cet état puisse être d'ailleurs de la perfection qui convient à l'espèce, quelque fâcheux qu'il puisse être en le comparant à l'état d'un autre individu, il ne doit point être regardé comme un état morbifique. Pardonnons aux Pathologistes méthodiques de classer, dans toutes leurs suppositions, les privations des facultés parmi les maladies : il n'en est pas moins contre l'usage et la raison de donner le nom de *maladies* à ces privations, lorsqu'elles sont devenues un état habituel (1), lorsque la

(1) Notre intention n'est point de disputer. Si quelqu'un veut absolument que ces infirmités soient de vraies maladies chroniques, nous le lui accordons, en ajoutant que nous les excluons du nombre des maladies chroniques sur lesquelles porterons nos réflexions. S'il nous pressoit et nous demandoit à quelle espèce de médecine nous les renvoyons, nous répondrions qu'elles ne demandent que l'expectation.

(2) Dira-t-on en effet, qu'un homme est malade toute sa vie, parce qu'il est né sourd, muet, aveugle, etc.? Ce seroit se jouer des mots. Ces privations ne surviennent pas accidentellement sans maladie, nous en convenons : la nature se défend tant qu'elle peut. Mais lorsque les facultés sont perdues sans ressources, et que la nature abandonne en quelque sorte la partie, le nom de *maladies* ne convient plus à ces privations. Un fou, un boiteux, un estropié, etc. sont sans doute des individus moins parfaits que les autres : à moins que de vouloir absolument confondre toutes les idées, on ne peut pas les appeler des *malades*.

nature ne s'en occupe plus, et qu'elles ne troublent plus l'ordre des mouvemens essentiels à la vie ; ou si l'on s'obstine à vouloir encore les regarder comme des maladies ; ces maladies sont évidemment hors des termes de la question que l'on nous propose.

LXVI. Secondement, il y a un assez grand nombre d'affections chroniques et opiniâtres qui, quoique accompagnées de quelques symptômes légers dans les parties qu'elles attaquent, non-seulement ne fatiguent pas la nature dans ses fonctions principales, mais semblent les lui faciliter. Telles sont la plupart des éruptions cutanées apyrètes, un bon nombre d'écoulemens habituels, les hémorrhoïdes, etc. Le caractère distinctif de ce genre d'affections, caractère auquel on ne les méconnoîtra jamais, c'est que la nature n'en supporte pas la privation, sans qu'il en résulte quelque désordre intérieur. Devons-nous donc les regarder comme des maladies ? Ou plutôt, tout ne nous prouve-t-il pas qu'elles entrent dans l'ordre des phénomènes nécessaires à la santé individuelle du sujet qui les éprouve ? Après cela si l'on veut encore que ce soient des maladies, nous ne disputerons pas des mots ; pourvu que l'on convienne avec nous, que ce sont des maladies qu'il seroit dangereux de guérir (1). Elles indiquent par conséquent la médecine expectante tant qu'elles existent : et quand leur sup-

---

(1) M. *Raymond* à trouvé ces maladies en assez grand nombre pour composer un ouvrage en deux volumes, sous ce titre : *Traité des maladies qu'il est dangereux de guérir*. L'idée de cet ouvrage est belle ; il seroit à souhaiter que l'exécution y répondît.

pression inattendue est suivie de quelque dérangement notable dans la machine, la médecine agissante ne sauroit employer trop de moyens pour les rappeler, ou pour y suppléer. Nous les comparerions avec quelque raison au flux menstruel. Ce flux est une vraie hémorrhagie ; cette hemorrhagie s'annonce par des pesanteurs, destiraillemens, des douleurs ; l'organe qui la supporte en est toujours plus où moins fatigué ; c'est presque une *maladie*; mais à un certain âge elle entre pour les femmes dans l'ordre des phénomènes de la santé.

LXVII. Troisièmement, il y a des maladies qu'on range ordinairement parmi les chroniques, quoiqu'elles ne se montrent presque jamais que sous la forme d'aiguës, telles que la migraine, les coliques néphrétiques et hépatiques, l'épilepsie, l'asthme, etc. Nous ne comprenons pas bien pourquoi on ne regarderoit pas ces maladies comme de vraies maladies aiguës qui, par leur caractère particulier, annoncent au malade des rechutes plus ou moins fréquentes. Car enfin, depuis la cessation d'un accès jusqu'à l'invasion du suivant, la santé est ordinairement parfaite, et il paroît absurde de dire qu'un homme est malade, parce qu'il aura probablement dans six mois une attaque de goutte, d'asthme, etc. Quoi qu'il en soit, tous les Praticiens sont obligés d'envisager ces maladies dans deux états différens, celui des paroxismes, et celui de l'intervalle qui sépare les paroxismes. Pour l'état de paroxisme, nous renvoyons à ce que nous dirons des maladies aiguës. Quant à l'intervalle qui sépare les paroxismes, cet intervalle étant un état de santé, la médecine qui le troubleroit ;

ne seroit-telle pas agissante hors de propos et à contre-temps? Ici on se récriera sans doute ; on nous accusera peut-être d'ignorer que le calme et le repos dont la nature jouit durant cet heureux intervalle, offrent à l'art le vrai moment de prévenir le retour du mal, et de placer les secours qui doivent procurer la cure radicale. Nous savons que c'est en effet le temps, où chaque médecin consulté place la longue suite de ses remèdes, selon le systême qu'il se forme sur le principe qui entretient la maladie. Mais nous savons aussi que, malgré ces prophylactiques puissans, les épileptiques, les goutteux, etc. eprouvent ordinairement de nouvelles attaques (1), et que ces maladies gardent opipiâtrément leur caractère distinctif, qui est d'être *récurrentes*. Pour nous, nous ne nous détacherons point de nos principes. Dans l'intervalle qui sépare les paroxismes, nous ne trouvons à la médecine agissante aucune indication, ni du côté de la nature dont tous les mouvemens sont réguliers, ni du côté du principe morbifique, que nous ne connoissons point, et qui probablemeut n'existe point alors. Nous reprochera-t-on d'abandonner le malade au prognostic assuré d'une rechute fréquente ? Et voudra-t-on nous forcer à reconnoître dans lui une disposition habituelle qu'il faut corriger? Mais tant que cette disposition est cachée et que j'ignore en quoi elle consiste, vers quel

(1) Alors le médecin pour concilier l'honneur de son ordonnance avec le retour du mal, tâche de persuader au malade que les succès auroient été plus vifs, plus longs, ou plus rapprochés. Misérables subterfuges dont on s'épargneroit l'humiliation, si l'on n'entreprenoit d'agir, que lorsqu'on y est autorisé par des indications suffisantes.

point se portera mon action ? Elle ne peut être que hasardée et par conséquent dangereuse, si elle est un peu décisive (1). Ne craignons donc pas d'appliquer à toute cette classe de maladies ce que l'illustre *Van-Svietten* dit de l'épilepsie : que la seule méthode vraiment utile pour en éloigner les accès, c'est d'étudier ces occasions avec soin.

LXVIII. Nous ne pouvons donc entendre ici par *maladie chronique*, que cet état où la nature est affligée par la présence d'un principe morbifique quelconque, qui la fatigue lentement, mais sans relâche et qu'elle tâche de subjuguer par des efforts plus ou moins sensibles, mais toujours réels et soutenus. Etat de contrainte, qui, par conséquent ne peut pas être permanent et doit nécessairement aboutir à la santé ou à la mort. Examinons maintenant la marche de ces maladies : et soit dans leur commencement, soit dans leurs progrès, soit dans leur terminaison, par tout nous trouverons des preuves non-équivoques, que la nature agit trop foiblement, et que ses efforts sont évidemment, et au-dessous de ses forces et au dessous de ses besoins.

LXIX. Les premiers temps d'une maladie chronique diffèrent peu de l'état de santé. A l'exception d'un petit fond de tristesse dont il ne sauroit bien démêler la cause, rien n'est encore changé dans le malade. Il lui semble que dans l'exercice des fonctions de la vie, il trouveroit la même liberté, s'il pouvoit y trouver le

(1) Heureusement pour les malades, les secours que l'on conseille dans ces occasions ont ordinairement assez peu d'énergie.

même plaisir. C'est-à-dire que la nature, en quelque sorte sans défiance sur les premières impressions du principe morbifique, lui permet de se fortifier et de s'accroître. Faut-il s'étonner si les progrès de la maladie ne sont plus marqués que par les pertes de la nature? Ce n'est plus une tristesse obscure, c'est un abattement réel et sensible ; l'exercice des fonctions n'a pas seulement perdu pour elle ce qu'il doit avoir d'agréable, il devient de jour en jour plus pénible et le sentiment de cette peine loin de la réveiller, ne fait que l'abattre davantage. La décoloration, l'amaigrissement, la langueur, tout annonce que la nature perd insensiblement ses forces, presque les sans employer, qu'elle se laisse vaincre, presque sans se défendre. Aussi l'issue est-elle ordinairement funeste. Les organes affoiblis élaborent toujours moins parfaitenent les sucs destinés à les réparer; les liqueurs ne peuvent plus atteindre au degré de vie nécessaire pour entretenir et solliciter l'action des solides; elles s'en éloignent tous les jours davantage, et deviennent enfin étrangères en quelque façon à la nature, pour qui elles ne sont plus qu'une espèce de surcharge. Dès lors paroissent les engorgemens œdémateux, ou les flux colliquatifs (1); dans

(1) Quand on observe attentivement les maladies chroniques, on s'aperçoit bientôt qu'elles se terminent toutes par l'hydropisie ou le marasme. Il paroît d'abord incroyable que le même chemin puisse conduire à deux termes si éloignés en apparence l'un de l'autre. Mais la distance qui les sépare aux yeux du vulgaire, disparoît aux yeux d'un médecin observateur. D ns l hydropisie et dans le marasme il trouve le même état. Dans l'un comme dans

l'un et dans l'autre cas, le ralentissement général de tous les mouvemens, et enfin leur cessation absolue, ou la mort.

LXX. Si ce tableau est fidelle, comme il l'est en effet, chaque trait ne nous présente-t-il pas une nouvelle preuve du besoin qu' la nature dans ces maladies, ou d'un aiguillon qui l'avertisse du danger, ou d'un secours qui lui donne la force de s'en délivrer? Son indolence, ou sa foiblesse, s'y retracent par tout d'une manière non-équivoque. Aussi avons nous remarqué que livrée à elle-même, ordinairement la nature succombe. Mais il y a plus: dans les cas rares où elle ne succombe pas, la manière dont elle se relève et triomphe, loin de détruire notre assertion, lui fournit un nouvel appui Qu'on l'observe bien; quand une maladie chronique un peu avancée parvient à se terminer heureusement, c'est presque toujours quelqu'effort extraordinaire et soutenu, quelque révolution vive et générale, en un mot quelqu'espèce de maladie aiguë qui sert comme de crise à la maladie chronique (1):

l'autre il aperçoit également la masse presque totale des liqueurs rejetée hors du sein de la vie. La seule différence qu'il remarque, c'est que dans le marasme les liqueurs ont une qualité irritante, qui force la nature à les chasser; au lieu que dans l'hydropisie, les mêmes liqueurs, quoique également mortes (qu'on nous permette ce terme) semblent d'ailleurs assez douces pour ne pas irriter par leur présence les organes danslesquels elles s'échappent. Du reste, on n'a qu'à leur procurer un écoulement artificiel, et l'on verra bientôt à découvert le marasme qui étoit auparavant caché sous le volume des liqueurs épanchées.

(1) Et voilà pourquoi la petite vérole, qui est la plus commune des maladies aiguës de l'enfance, guérit si souvent

c'est-à-dire, que la nature nous fournit la preuve complète des torts qu'elle a eus dans le détail, par la manière dont elle les répare en masse.

LXXI. Nous pouvons donc enfin prononcer que dans les maladies chroniques, la nature ne se trouve presque jamais de niveau avec les efforts qui seroient nécessaires pour subjuger le principe morbifique quel qu'il soit. Elle a donc besoin d'y être élevée par les secours de l'art. Ces maladies demandent donc la médecine agissante préférablement à l'expectante ; et cette espèce de médecine agissante, qui soutient les forces, et qui en sollicite l'exercice. Cette conclusion, que nous venons de tirer immédiatement de l'observation des symptômes que les maladies chroniques présentent presqu'invariablement dans tout leurs cours, acquiert une nouvelle force, si on la rapproche de la nature des secours que les plus grands praticiens emploient contre ces sortes de maux, et auxquels une heureuse expérience a donné le plus de célébrité. Qu'on parcoure ces secours avec attention, on verra qu'ils tiennent tous par quelque endroit à la classe des toniques (1).

---

les cacochimies, les cachexies, etc. Aussi la petite vérole passe-t-elle dans l'esprit du peuple pour une maladie qui fortifie le tempérament des enfans délicats. Faut-il donc s'étonner si les médecins qui ont osé inoculer de semblables sujets, se sont aperçus que l'inoculation les avoit délivrés de leurs infirmités habituelles?

(1) Cette assertion pourra paroître bien générale à ceux qui n'examinent les choses que superficiellement. Nous soupçonneroient-ils d'ignorer qu'il est des cas où l'on prescrit avec succès les délayans, les tempérans, etc? Nous le savons : mais nous osons affirmer que ces remèdes ne

Nous sortirions de notre sujet, si nous nous permettions là-dessus quelque détail. Contentons-nous de remarquer que s'il y a contre les maladies chroniques une panacée reconnue, c'est le mouvement et l'exercice, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus propre à donner du ton aux fibres, et à augmenter leur action vitale. *Sidenham*, ce grand, cet exact observateur, devoit être bien convaincu de la vérité de ce que nous avançons, quand il a dit que celui qui découvriroit un remède vraiment fortifiant et digestif, auroit, dans le traitement des maladies chroniques, des succès qui l'étonneroient lui-même, et qui passeroient de beaucoup ses propres espérances (1).

LXXII. Quant au moment de placer avantageusement dans ces maladies, la médecine agissante, comme la même indication subsiste dans presque toutes leurs périodes, l'on peut dire que plus on diffère de s'y rendre, et plus aussi on s'expose à manquer de ressource pour la remplir avec avantage. La nature, qui ne se

---

sont ordinairement que palliatifs; et que la cure radicale ne s'opère point sans l'usage des fortifians. Si les bornes d'une note le permettoient, nous pousserions cette vérité jusqu'à la démonstration. Une remarque que nous ne pouvons pas nous déterminer à omettre, c'est qu'il n'y a peut-être point de maladie chronique, qui par la nature de ses symptômes, semble contre-indiquer davantage les toniques, que la dyssenterie : et le véritable spécifique de la dyssenterie, est pourtant un des toniques les plus puissans, l'ypécacuanha.

(1) *Dico eum, qui remedium ad hanc intentionem* (roborandi et digerendi) *satisfaciendam potentissimum invenire poterit, longè majora in sanandis morbis chronicis præstare posse, quàm ipse se posse existimet.* (Sidhen. tract. de pod.).

défend point assez, accumule ses pertes de jour en jour ; et chaque jour perdu ajoute une difficulté nouvelle aux moyens de les réparer.

LXXIII. Les maladies aiguës nous présentent un tableau bien différent. Ici la nature alarmée par la présence du principe morbifique, paroît succomber d'abord ; mais bientôt elle se relève et le combat avec courage. Au premier sentiment de l'obstacle qu'elle éprouve dans l'exercice des mouvemens de la vie, souvent elles les rallentit et les concentre ; mais c'est pour les développer ensuite avec plus d'energie, et triompher de la résistance par la force. Nous pardonnera-t-on cette métaphore ? Aux premières approches de l'ennemi, la Nature paroît le redouter et le craindre ; mais bientôt elle l'attaque vivement, et selon l'expression de *Sidenham*, elle l'attaque sur un plan suivi, (1) et avec methode. En effet, il ne faut pas avoir vu beaucoup de malades, pour s'être aperçu que chaque espèce de maladie aiguës, est caractérisée par un assemblage de symptômes qui lui est propre, c'est-à-dire caractérisée par la suite et l'ensemble des efforts que la nature emploie en faveur de la vie. Un observateur attentif saura toujours distinguer ces symptômes essentiels, parce qu'ils sont en quelque sorte curatifs, d'avec cette foule de symptômes appelés dans les écoles *épiphénomènes*, qui tiennent à des circonstances étrangères au fond du mal. Or l'expérience nous apprend que les maladies aiguës livrées à elles-mêmes se terminent bien

---

(1) *Natura in morbis chronicis non habet* méthodum *tàm efficacem, quâ materiam morbificam foràs ejiciat; perindè atque in acutis.* (Sidenh. in præfat.).

plus souvent par le retour de la santé, que la mort. Il suit de là qu'en général il ne faut point troubler l'ordre des symptômes qu'elles présentent, puisque ces symptômes, ainsi que nous venons de le remarquer, renferment le vrai plan curatif de la nature. D'où nous concluons que dans les maladies aiguës par opposition aux maladies chroniques, la médecine expectante est préferable à l'agissante.

LXXIV. Cette conclusion est en général d'une vérité incontestable ; et tous les Praticiens attentifs qui ont long-temps exercé leur profession, y sont enfin ramenés par l'expérience, quelqu'éloignés qu'ils en aient été dans leur jeunesse. Il faut convenir pourtant que cette loi d'expectation, si sagement et si solidement fondée, quand on l'applique aux maladies aiguës en général, devient susceptible d'exception, quand on l'appliquera à telle ou telle maladie aiguë en particulier. C'est à nous, après l'avoir établie dans sa généralité, à la suivre dans ses modifications. On n'attend pas sans doute, que nous parcourions ici toutes les différentes espèces de maladies aiguës. Ce détail seroit immense, et nous osons ajouter qu'il seroit inutile. On peut, relativement à la question que nous agitons, les renfermer toutes dans quatres classes principales, à quelqu'une desquelles on pourra toujours rapporter toute maladie donnée, selon le caractère prédominant de cette maladie.

La première classe comprendra les maladies inflammatoires;

La seconde, les maladies spasmodiques;

La troisième, les maladies d'accablement, où les débilités;

La quatrième, les maladies dépuratoires, ou les fièvres essentielles.

Reprenons ; et dans chacun de ces genres de maladies, saisissons s'il se peut la marche de la nature ; ne prenons conseil que d'elle-même, pour décider jusqu'à quel point elle a droit à notre confiance, ou besoin de nos secours.

LXXV. Toutes les maladies aiguës inflammatoires sont caractérisées par une fièvre vive et continue, accompagnée d'une irritabilité extrême dans la partie enflammée. Les médecins conviennent tous, que c'est cette inflammation locale qui fait le vrai danger de ces maladies. Il faut donc les étudier dans ce trait principal. Mais pour les étudier utilement, ne nous perdons point en vains raisonnemens sur la nature de l'inflammation. Laissons aux partisans de *Boerrhave* le soin de défendre, comme ils voudront, ou comme ils pourront, son système de l'arrêt du sang dans les extrémités des vaisseaux artériels (1). Permettons à d'autre d'appeler avec *Van-Helmont*, l'inflammation une *Epine piquante* : et arrêtons-nous uniquement à considérer les phénomènes qui rendent l'inflammation sensible. Ces phénomènes sont connus de tout le monde ; l'inflammation se manifeste toujours par la chaleur, la rougeur, la tumeur (on l'appeleroit avec plus de raison la *tension* (2) et la douleur.

---

(1) M. *de Sauvages* à démontré l'absurdité de ce systême (*Nosol. method. classe.* 3 *theoria phlegmas.*

(2) En effet le siége de l'inflammation est quelquefois tel, que la *tumeur* est absolument insensible ; mais la résistence ou la *tension* est dans tous les cas inséparable de l'inflammation.

Nous seroit-il difficile de prouver que chacun de ces phénomènes en particulier, et à plus forte raison l ur ensemble, dépend uniquement de l'énergie de la vie, et en est le fruit propre? L illustre M. *de Sauvages* l'a fait avant nous (1). Ses preuves sont déduites des principes les plus savans: arrivons au même but par une autre voie; ne nous soustrayons point à la loi que nous nous sommes imposée de ne consulter que l'observation. Le genre de démonstration que l'observation nous fournira, sera moins sublime, mais il n'en sera pas moins certain, et il aura l'avantage d'être plus sensible.

LXXVI. Et d'abord, tout l'appareil de l'inflammation disparoît au moment de la mort: il appartenoit donc essentiellement et exclusivement au principe de la vie. Cette preuve, qui pourra paroître frivole à des esprits peu réfléchis, est directement concluante aux yeux d'une saine philosophie. En effet, par des incisions, on produit dans le cadavre des épanchemens; par des compressions ménagées, on y produit des engorgemens et des tumeurs; mais qui jamais y a fait naître une véritable inflammation? L'inflammation n'est donc pas l'effet mécanique ou physique d'une cause matérielle quelconque; mais une action vitale, une fonction de la nature agissante et de la nature agissante avec effort.

LXXVII. Pour nous convaincre de la réalité de cet effort de la nature agissante dans l'inflammation, examinons quel est lâge où l'on est le plus sujet aux maladies inflammatoires;

---

(1) *Nosol. method.* loco citato.

nous verrons que ce n'est ni l'enfance ni la vieillesse : c'est à-dire, ni l'âge où les forces ne sont point encore développés, ni celui où elles se perdent. Examinons quels sont les climats et quelles sont les saisons, où les maladies inflammatoires sont les plus communes ; et nous verrons que c'est l'hiver et le printemps préférablement à l'été et à l'automne, les régions du nord préférablement à celles du midi, c'est-à-dire, les climats, et les saisons les plus propres à fortifier la fibre animale. Examinons enfin quels sont les tempéramens et les sujets chez qui les maladies inflammatoires sont les plus graves ; et nous verrons que ce sont les hommes préférablement aux femmes, les hommes endurcis par la fatigue et le travail, préférablement à ceux qui sont amollis par un genre de vie plus tranquille et plus sédentaire : c'est-à-dire, les individus les plus forts et les plus robustes, préférablement à ceux qui sont plus foibles et plus délicats.

LXXVIII. De là portons nos regards sur le siége de l'inflammation et considérons-le en lui-même. N'offre-t-il pas clairement à nos yeux, par la chaleur et la tension, une preuve de l'action vive des solides sur les liquides ? Par la rougeur et la pulsation, une preuve de la réaction forte des liquides sur les solides ? C'est-à-dire, qu'on voit par tout un excès manifeste dans le mouvement. D'un autre côté l'impossibilité où est la partie enflammée de supporter le plus léger ébranlement sans douleur, annonce que dans l'inflammation, le ton de la fibre sensible est porté bien au-dessus du rapport qu'il devroit avoir avec les fonctions aux-

quelles cette fibre est destinée (1). Or, puisque l'essence de la vie physique de chaque partie de l'animal, comme de l'ensemble de ces parties, consiste dans la mobilité et la sensibilité, n'est-il pas évident que dans les parties attaquées, ou même menacées d'inflammation, la nature est dans un état d'effort pénible et violent? qu'elle y soutient l'énergie vitale, bien au-delà de ces justes limites? qu'elle excède ces limites d'autant plus que l'inflammation est plus vive? et que, l''inflammation étant enfin portée à un degré extrême, le triste fruit du travail de la nature ne peut être que l'épuisement et la mort? car c'est une véritable mort que la gangrène.

LXXIX. Appliquons tout ceci à notre sujet : nous avons déjà remarqué (N°. LXXV.) que les maladies aiguës dont nous parlons, tirent de l'inflammation leur caractère distinctif. De l'organe particulier, ou l'inflammation à fixé son siége principal, comme d'un centre et d'un foyer, elle se répand dans toutes les fonctions de l'économie vitale, et imprime en quelque façon son sceau au désordre qui les trouble. Tout y démontre que la nature franchit les bornes

---

(1) Nous sommes obligés de nous servir de ces expressions générales, pour embrasser tous les cas. En effet, parmi les fibres sensibles ou nerveuses, les unes ont naturellement un ton plus délicat que les autres; mais dans toutes, ce ton a un certain rapport avec les objets qui sont naturellement faits pour les ébranler; de sorte que l'ébranlement nécessaire pour l'exercice de la fonction à laquelle ces fibres concourent, n'est point douloureux pour elles. L'inflammation porte le ton de la fibre au-delà de ce juste rapport : la moindre lumière fatigue dans l'ophtalmie : le moindre bruit dans l'otalgie; la moindre dilation de la plèvre dans la pleurésie, etc.

d'une activité salutaire, et qu'elle à besoin d'être réprimée. Ce seroit donc exposer visiblement les jours du malade, que de s'en tenir à la médecine expectante. Il faut nécessairement avoir recours à l'agissante, et agir par les moyens les plus propres à affoiblir brusquement la vie sans la détruire (1).

LXXX. Quand au moment favorable de placer avantageusement cette action réprimante, il suffit de remarquer que la nécessité d'agir est ici déduite de la nature même de l'inflammation; et que les maladies inflammatoires, quelle qu'en soit l'issue, parcourent leur temps avec la plus grande rapidité. Ce sera donc toujours une faute, dès que le caractère de la maladie est constaté, de ne pas employer tout de suite un secours qu'elle exige d'une manière si urgente: ce sera une faute de ne pas y revenir toutes les fois que le secours aura été employé sans succès, ou que le succès passager qu'il aura paru avoir, s'effacera et s'évanouira. C'est-à-dire que l'indication d'agir subsiste tant que l'inflammation se soutient au même degré, ou que, après un ralentissement fugitif, elle se réveille et reparoît avec le même appareil.

LXXXI. Or, les signes n'en sont point équivoques. Un médecin attentif les trouvera toujours dans la fréquence, la plénitude, la dureté

---

(1) Le détail des moyens auxquels l'art doit recourir, est absolument hors de notre sujet. Il est évident que dans le cas présent, il n'y a que la saignée qui puisse remplir exactement et promptement l'indication que la nature nous offre. Aussi dans les maladies vraiment inflammatoires sans secours puissant, les autres secours seront presque toujours inutiles.

du pouls; il les lira surtout dans le siége principal de la maladie; et le siége fût-il hors de la portée de ses sens, il saura arriver jusqu'à lui par la voix des symptômes; il connoîtra toujours assez clairement l'état de l'organe enflammé, par la lésion des fonctions de cet organe, en tant que cette lésion dépend de la sensibilité ou de la douleur que l'inflammation y excite. C'est ainsi que la difficulté de respirer et la toux le dirigeront dans la pleurésie; le vomissement dans le *gastritis*; la férocité du délire, dans la phrénésie, etc. Du reste, les caractères que nous venons de donner au pouls, et les symptômes attachés à la sensibilité et à la douleur de la partie enflammée, sont des guides qui ne peuvent point nous égarer. Ce sont des signes tellement inséparables de l'inflammation, tellement indicatifs des différens degrés de son intensité, que quand ces signes viennent à disparoître, dans quelque état que soit d'ailleurs la maladie, nous pouvons être assurés qu'elle a perdu son caractère inflammatoire (1). Dès-lors l'indication

(1) En effet, si l'inflammation dégénère en gangrène, ces signes disparoissent quelquefois si parfaitement, qu'on seroit tenté de regarder le malade comme guéri, si l'impossibilité d'une guérison si prompte, si peu annoncée ne nous prouvoit pas son imposture. Quand l'inflammation dégénère en suppuration, les symptômes qui appartiennent à la lésion de l'organe se soutiennent quelquefois, mais ils changent toujours de nature. Dans la pleurésie suppurée, par exemple, la respiration continue souvent d'être courte et fréquente, mais elle cesse d'être douloureuse; dans la suppuration des méninges, le délire subsiste souvent, mais de féroce qu'il étoit, il devient stupide, etc. En un mot, dès que l'inflammation se termine; de quelque manière qu'elle se termine, il y a des symptômes d'irritation qui font place à des symptômes de relâchement.

d'agir que nous avons fondée sur ce caractère, ne subsiste plus; ce n'est pas que la médecine agissante ne puisse encore devenir nécessaire ; mais ce n'est plus ici le lieu d'exposer les symptômes axquels on doit le reconnoître. Il faut les chercher dans ce que nous dirons des fièvres en général.

LXXXII. Les maladies inflammatoires nous conduisent naturellement à la considération des maladies spasmodiques. Ces deux genres de maladies ont entre elles, comme l'on sait, la plus grande affinité. Dans celles-ci comme dans celles-là on trouve une irritabilité extrême, souvent une douleur très-aiguë dans la partie affectée; et dans les fonctions de cette partie, une lésion grave, quelquefois même une suspension absolue. Rien pourtant, comme nous le verrons bientôt, ne seroit aussi dangereux que de confondre les inflammations avec les spasmes. Un médecin éclairé ne les confondra jamais. Au défaut d'autre signes, l'état du pouls l'instruira toujours assez. Dans le spasme (1) il est rarement fiévreux ; lorsqu'il le devient, ce n'est que secondairement, et alors même il est petit, serré, profond, et en général l'ir-

(1) Il ne faut pas oublier que nous parlons ici des spasmes, en tant qu'ils forment la maladie principale, ou comme on dit dans les écoles, *protopathique* ils peuvent d'ailleurs survenir aux autres maladies, et ils surviennent en effet souvent aux maladies fébriles, comme symptômes compliqués; mais alors même on les distinguera toujours des symptômes inflammatoires, aux caractères que nous leur assignons. Le symptôme spasmodique n'anime jamais le mouvement de circulation; s'il modifie la fièvre de quelque manière, c'est toujours en resserrant et concentrant le pouls: phénomènes directement opposés à ceux de l'inflammation, qui par elle-même toujours élève le pouls et l'amplifie.

ritation spasmodique tient la partie animale dans un état de gêne et de contrainte, plutôt que dans un état de mouvement et d'action

LXXXIII. Une observation bien importante à notre sujet, et qui ne sauroit échapper à quiconque examine avec quelque soin cette espèce de maladies, c'est qu'il n'y en a point dans lesquelles les efforts et la souffrance de la nature seroient plus disproportionnés au principe qui les occasionne. En effet, il n'y en a point qui reconnoissent une cause morale, aussi souvent que les maladies spasmodiques; il n'y en a point qui se transportent d'une partie à une autre, aussi fréquemment, aussi brusquemment, aussi complétement; il n'y en a point qui, au moment où elles se terminent, tranchent aussi nettement avec le rétablissement parfait de toutes les fonctions; il n'y en a point surtout qui laissent après elles moins de traces de leur passage, et moins de preuves de leur utilité. Par tout ailleurs, un oeil observateur découvrira presque toujours dans les solides ou dans les liquides, quelque altération qu'il pourra regarder comme l'heureux fruit du travail morbifique : dans les maladies spasmodiques, rien de semblable; elles n'ont aucune espèce de crise connue.

LXXXIV. Ces remarques n'avoient pas échappé sans doute aux anciens Pathologistes, qui ont classé les spasmes parmi les maladies qui n'ont pas de principe matériel : *morbi sine materiâ.* Eloignés, comme nous faisons profession de l'être, de tout esprit de systême, nous n'adopterons point rigoureusement cette assertion. Mais les faits que nous venons de rapprocher démontrent que, si les spasmes dé-

pendent quelquefois d'une matière morbifique quelconque, cette matière peut être regardée comme nulle par rapport à l'appareil des symptômes qu'elle excite. La nature montre donc ici de toute part son caprice et ses erreurs; l'art doit donc modérer, et supprimer même, s'il le peut, un travail évidemment inutile et sans objet; la médecine agissante est donc ici préférable à l'expectante.

LXXXV. Il paroît d'abord que l'art doit recourir, comme dans les maladies inflammatoires, aux affoiblissans (N°. LXXIX), puisque ici, comme dans les maladies inflammatoires, la vie pèche par excès. Cette conclusion, trop légèrement adoptée par quelques Praticiens, est peu exacte. Ils apprendroient à s'en défier, s'ils méditoient cette célèbre sentence par laquelle *Hippocrate* nous apprend que la foiblesse et l'épuisement ébranlent le genre nerveux, *convulsio ab inanitione.* En étudiant le spasme de plus près, ils remarqueroient que les sujets les plus foibles et les plus délicats, comme les enfans, les femmes, les convalescens, etc. sont précisément ceux qui sont les plus exposés aux affections spasmodiques; enfin, en rapprochant les différens traits qui forment le véritable tableau de ces maladies, ils verroient que ce n'est pas le principe du mouvement qui est hors de ses bornes, mais le principe du sentiment: que l'irritation et l'érétisme ne s'étendent pas jusqu'à la fibre musculaire et charnue (1), mais qu'ils y sont restreints à la fibre

(1) Quoique dans le spasme les muscles soient souvent dans un état de contraction, ils ne sont pas dans un état d'irritation. Cette distinction est importante pour le sujet que nous traitons.

nerveuse et sensible. De toutes ces considérations réunies ils concluroient avec nous que dans le traitement des spasmes, on s'égare en attaquant directement les forces par la saignée (1); que la saignée peut même, conformément au principe d'*Hippocrate*, devenir dangereuse, par la-même qu'elle est affoiblissante, et que la seule indication véritable que la nature nous fournit, c'est d'amortir la sensibilité par l'usage gradué des relâchans, des calmans, des narcotiques.

LXXXVI. Du reste c'est la vivacité de la douleur, et l'importance des fonctions que le spasme intervertit ou intercepte, qui doivent décider du moment de l'action, et en diriger l'exercice. Il seroit trop heureux pour l'humanité, que la vertu des narcotiques, qui nous offrent ici un secours si puissant, pût être appliquée à la partie affligée, exclusivement aux autres parties, et que ces remèdes n'entraînassent.

---

(1) Nous avons vu quelquefois dans des affections spasmodiques un peu graves, employer la saignée dans la vue de procurer un relâchement et une détente; mais nous pouvons assurer que ce secours a toujours été sans succès. Nous convenons cependant que, si le spasme n'est que le symptôme secondaire d'une affection qui par elle-même exige la saignée, la saignée dissipera le spasme. Mais alors le spasme rentre dans la classe des semptômes que l'on attaque dans leur principe connu. La saignée peut encore devenir utile et même nécessaire contre des symptômes pressans auxquels le spasme peut donner occasion, comme par exemple, contre le reflux du sang dans l'asthme convulsif. Mais dans l'un et dans l'autre de ces deux cas, ce n'est pas le spasme qui par lui-même exige la saignée. Or, c'est-là uniquement ce que nous examinons dans le texte.

nassent avec eux aucune espèce d'inconvéniens. Mais la suspension des évacuations, la stupeur générale, la raréfaction du sang, et une foule d'autres effets subalternes inséparables de l'usage des médicamens, peuvent dans bien des circonstances fournir des contr'indications capables d'arrêter un homme sage. On doit même avoir d'autant plus d'égard à ces motifs que les maladies spasmodiques autorisent la médecine agissante, et supportent néanmoins très-bien l'expectation. En effet : il est extrêmement rare que ces maladies soient dangereuses. La nature, lasse de ses propres efforts, se trouve enfin dans l'impuissance de les soutenir plus long-temps ; sa propre fatigue amène malgré elle-même un relâchement qui la soulage, et qui guérit.

LXXXVII. Des inflammations et des spasmes, où la vie pèche visiblement par excès, passons aux maladies où elle pèche visiblement par défaut. Nous les comprenons toutes sous le nom de *débilités*, ou foiblesses. Si l'on se rappelle ici ce que nous avons déjà dit plusieurs fois, que la vie n'est que mouvement et sentiment, on conclura d'abord, que la classe des débilités s'étend depuis la difficulté bien décidée, jusqu'à l'impossibilité absolue de percevoir les sensations, ou d'exercer les mouvemens qui conviennent à l'âge, au sexe et aux circonstances où l'homme se trouve. Après cela il seroit bien superflu de détailler les signes qui caractérisent les débilités. Cette difficulté plus ou moins grande, que la nature éprouve dans l'exercice de sa mobilité ou de sa sensibilité, leur imprime un sceau d'évidence qui les fait reconnoître par le médecin le

moins exercé (1). Avec quelle autre espèce de maladies pourroit-on les confondre ? Toutes les autres bornent leur ravage à la lésion des fonctions, ou, ce qui revient au même, à rompre l'harmonie et l'équilibre des forces ; mais les débilités portent leur funeste poison jusques sur la puissance motrice elle-même, c'est-à-dire, que toutes les autres maladies n'attaquent en quelque sorte la vie que dans ses rameaux et dans ses branches, tandis que les débilités l'attaquent directement dans son tronc et dans ses racines. Elles forment donc nécessairement le dernier tableau de la vie, puisqu'elles sont une esquisse de celui de la mort. Aussi doivent elles se montrer, et elles se montrent en effet, comme derniers symptômes dans toutes les maladies à mesure qu'elles tendent à ce terme fatal, et que ce terme s'approche d'avantage (2). Ce n'est pas sous ce dernier point de vue, que nous envisageons ici les débilités : nous ne les considérons que comme maladies principales.

LXXXVIII. Pour traiter les maladies de cette classe, relativement à notre sujet, et pour juger plus sainement de l'indication qu'elles fournissent à la médecine agissante ou à l'expectante, nous les subdiviserons en trois ordres subalternes.

Le premier ordre renfermera toutes les dé-

---

(1) Nous supposons ici que cette difficulté d'agir et de sentir, est le symptôme principal : il faut pour cela qu'elle ne dépende point d'une cause étrangère, comme de la fatigue, par exemple, de la crainte, de la douleur, etc.

(2) Il n'est point d'espèce d'agonie qu'on ne puisse rapporter à quelque espèce de débilité.

bilités où la nature n'emploie que des forces insuffisantes, parce qu'elle n'a pas réellement plus de forces qu'elle puise employer ; et nous les appellerons *débilités par épuisement.*

Le second ordre renfermera toutes les débilités, où la nature, sans manquer réellement de forces, trouve à leur entier développement un obstacle insurmontable ; et nous les appellerons *débilités par oppression.*

Le troisième ordre enfin renfermera toutes les débilités où la nature ayant réellement des forces et pouvant les employer, refuse cependant de le faire ; nous les appellerons *débilités par découragement.*

Nous allons voir que chacune de ces trois espèces de débilités n'est malheureusement que trop réelle, et que chacune a des signes qui lui sont propres. L'existence de ces différentes débilités une fois démontrée, et leur présence une fois bien reconnue, le caractère selon lequel nous venons de les diviser, les rangera naturellement à leur véritable place, dans le tableau général que nous traçons de ce qui appartient à la médecine agissante, ou à la médecine expectante.

LXXXIX. Et d'abord pourroit-on se méprendre aux débilités par épuisement? Nous avons dit qu'elles supposoient une perte réelle des forces. Or la nature ne perd point ses forces, si elle n'en a pas fait une dépense extraordinaire, ou si elle n'a pas été dans l'impossibilité de réparer celles que la nécessité de soutenir la vie lui fait employer habituellement. Les débilités par épuisement dépendent donc d'une cause évidente, telle que les fatigues excessives, les veilles immodérées, les

longues abstinences, les maladies aiguës ou chroniques qui ont précédé (1), etc. En second lieu, les épuisemens ne se forment jamais que successivement et par degrés. Il est vrai que selon la différence des causes, ces degrés se succèdent quelquefois assez rapidement les uns aux autres; mais alors même on peut toujours suivre la trace de la maladie, et se rendre raison de la rapidité de sa marche. Enfin un troisième symptôme propre des épuisemens, c'est que la débilité est à très-peu près uniformement répandue sur tous les organes. Aucun d'eux n'est absolument privé de tout sentiment et de tout mouvement. Ils se ressentent tous, il est vrai, de la foiblesse du principe moteur; mais quelque foible que soit ce principe, ce qui lui reste de forces leur est distribué à tous avec une sorte d'égalité (2).

XC. Les épuisemens considérés comme maladies essentielles, ne fournissent donc qu'une seule indication, qui est la réparation des forces. Or cette réparation, l'art peut-il l'opérer? Les forces perdues ne peuvent se réparer que par le moyen de celles qui restent; il faut donc n'employer celles qui restent qu'à ce seul objet, et les épargner sur tous les autres.

---

(1) Toutes les convalescences des maladies un peu graves, tant aiguës que chroniques, sont en quelque sorte une seconde maladie, que l'on doit rapporter aux débilités par épuisement.

(2) Cette harmonie dans la distribution du reste des forces est surtout frappante dans l'épuisement extrême où conduisent le marasme et quelques autres maladies chroniques. On l'observe jusqu'au moment qui précède presqu'immédiatement celui de la mort. Les malades ne respirent qu'avec peine, et quoique avec la même peine, ils parlent cependant et agissent encore.

Il n'y a sans doute que la nature, qui, instruite par le sentiment pénible de la fatigue, puisse juger avec précision de ce qui est un effort pour elle : il n'y a par conséquent que la nature, qui puisse apprécier avec justesse le degré de repos dont elle a besoin dans les mouvemens indifférens ; et dans les mouvemens nécessaires de la circulation, de la digestion etc., il n'y a que la nature qui puisse dispenser le reste de ses forces avec cette sage économie, qui au sein même de la pauvreté se ménage insensiblement un superflu.

XCI. Nous conclurons de là en premier lieu, que les épuisemens, dans quelqu'état de foiblesse que soit réduit le malade, appartiennent essentiellement par eux-mêmes à la médecine expectante. Or, selon le langage des Pathologistes, et de l'aveu de tous les maîtres de l'art, l'indication vitale, ou qui est prise de l'état des forces, doit adsorber toutes les autres indications ; nous conclurons donc en second lieu, que les épuisemens, lors même qu'ils ne sont que symptomatiques, forment à la médecine agissante, d'ailleurs le mieux indiquée, une puissante contr'indication. Devant cette contr'indication il faut que l'art s'arrête, dans tous les cas où le secours qu'il se propose d'employer n'est pas efficacement dirigé contre la cause épuisante (1) ; nous conclurons enfin que

(1) Il est bien sensible que dans les cas que nous exceptons ici, tels que les hémorrhagies, les accouchemens laborieux, etc. L'épuisement loin d'être une raison de suspendre l'activité de l'art, devient au contraire un motif pour le hâter. Du reste cette exception ne contredit point nos principes, comme on pourroit d'abord le croire. Elle ne sert qu'à les confirmer. Les épuisemens dont il est ici

la juste crainte de l'épuisement futur doit être en général pour un médecin prudent, un frein contre la superfluité et l'intempérance des médicamens, surtout dans le traitement des maladies aiguës, parce qu'il n'ignore pas que tous les médicamens fatiguent la nature; et que ceux même qui contribuent à la guérison, n'y contribuent guères qu'au détriment des forces.

XCII. Les débilités du second ordre que nous avons appelées (N°. LXXXVII.) débilités par oppression, renferment toutes les maladies du genre des parylisies; et sous ce genre, nous comprenons toutes les maladies soporeuses. Car, à notre avis, il y a entre les paralysies et les assoupissemens, encore plus d'affinité qu'on n'en établit communément. En effet, les paralysies ainsi que les assoupissemens ont pour signe essentiel et commun la privation absolue du sentiment et du mouvement dans des organes, autres que les organes vitaux (1). Quand on compare ces maladies avec soin, la seule différence qu'on y remarque, c'est que dans les parylisies proprement dites, cette privation se borne à quelques parties déterminées, tandis que dans les assoupissemens elle s'étend sur tous les mouvemens soumis à sa volonté,

---

question, rentrent dès-lors dans la classe des maladies dont le principe est connu et attaquable; maladies qui sollicitent d'autant plus la médecine agissante; que le danger est plus grand. (Numéros LIX. et LXI.)

(1) Et c'est-là, pour le dire en passant, ce qui distingue les débilités de ce second ordre de toutes les autres débilités. Car dans les épuisemens; ainsi que nous venons de le voir, et dans tous les découragemens comme nous le verrons bientôt, la foiblesse des organes vitaux est proportionnelle à celle du reste de la machine.

affecte généralement tous les sens, et présente par conséquent l'image du sommeil. Du reste, ce sommeil morbifique se distingue toujours du sommeil naturel, ou par la facilité extrême avec laquelle on y retombe, ou par la durée excessive à laquelle il se prolonge, ou par la profondeur invincible dans laquelle il se soutient. Les maladies dont nous parlons ne peuvent donc offrir dans leur diagnostic, ni difficulté ni équivoque. Il nous reste seulement à prouver que ce sont de vraies débilités par oppression, pour cela attachons-nous à l'apoplexie qui est sans doute, de toutes les maladies de cette classe, celle où la nature paroît le plus réellement affaissée (1). Ce que nous dirons de l'apoplexie s'appliquera sans peine aux autres assoupissemens moins graves.

XCIII. Si d'un côté l'on considère qu'il est absurde de supposer que la nature perde ses forces, sans en avoir fait aucune espèce d'emploi; et si l'on remarque d'un autre côté, que l'apoplexie a presque toujours une invasion brusque; qu'elle parvient presque tout à coup à son plus haut degré; qu'elle attaque presque toujours dans l'état de la santé la plus florissante; on tirera avec une sorte d'évidence, cette première conclusion : que dans cette maladie, le fond des forces ne sauroit être réellement abattu. Etudions ensuite avec quelque atten-

(1) Une autre considération qui nous détermine à faire de l'apoplexie l'objet principal de notre discusion, c'est que parmi les assoupissemens, il n'y a guère que l'apoplexie qui forme une maladie essentielle. Les autres maladies soporeuses ne se présentent presque jamais que comme symptomatiques dans les inflammations, les fièvres, etc.

tion ce qui se passe dans l'apoplexie : nous apercevrons un certain ordre dans la lésion des fonctions ; et nous remarquerons que cet ordre est relatif à leur nécessité, ou à leur importance pour le soutien, la durée de l'intégrité de la vie. Les organes des sens et du mouvement volontaire, organes que l'on peut ne regarder que comme le complément de la perfection animale, sont toujours les premiers et les plus grièvement lésés ; les organes de la digestion et des secrétions, organes que l'on pourroit appeler les instrumens naturels de la *longévité*, sont toujours lésés ou plus tard, ou plus foiblement ; les organes de la circulation de la respiration, organes qui sont le véritable siége de la vie actuelle, paroissent toujours participer le moins à la lésion générale (1). De là on tirera cette seconde conclusion : que dans l'apoplexie, non-seulement la nature ne néglige point l'usage de ses forces, mais qu'elle en fait l'emploi le plus utile à la conservation présente de l'individu.

XCIV. Il est donc bien prouvé que dans l'apoplexie, il n'y a de la part de la nature ni foiblesse, ni inclination. De ces deux vérités il résulte que, si dans l'apoplectique l'énergie vitale ne parvient pas également à tous les organes, c'est parce qu'elle éprouve dans son

(1) Les observateurs se sont presque tous arrêtés au contraste frappant que l'apoplexie présente entre l'état du pouls et l'accablement des sens. Notre remarque prise, dans toute son étendue, paroît avoir échappé au plus grand nombre. Nous l'avons cependant puisée dans la nature ; et nous osons assurer, que ceux qui voudront la vérifier par leur propres observations, lui trouveront quelque vérité.

propre développement un très-grand obstacle; c'est parce que les ressorts qui transmettent ordinairement l'influence de cette énergie depuis le centre jusqu'aux extrémités, lui opposent ici une résistance extraordinaire. Pour surmonter cette résistance dans tous ses points, la nature auroit besoin d'un effort qui seroit peut être au-dessus de ses forces, ou qui pourroit du moins les épuiser trop tôt; et voilà probablement pourquoi, en attendant qu'elle puisse la combattre successivement par tout, elle se contente d'attaquer cette résistance dans quelques-uns de ses points préférablement aux autres; d'entretenir la corespondance du principe moteur avec les organes vitaux, et de soutenir tant qu'elle peut les mouvemens indispensablement nécessaires, aux dépens de tous les autres (1).

XCV. Du reste gardons-nous de rien établir sur la nature de l'obstacle qui s'oppose ici au développement et à la transmission de forces.

---

(1) Nous ne donnons cette idée que comme probable : elle est pourtant bien conforme au plan d'économie que la nature nous retrace dans toutes ses opérations Pour expliquer ce phénomène singulier de l'apoplexie, quelques médecins entraînés et séduits par l'assertion de *Willis*, ont dérivé du cervelet les nerfs qui servent aux fonctions vitales, exclusivement aux autres nerfs. Mais en premier lieu cette assertion est gratuite: *Willis* n'a pas mieux vu que les autres, la première origine des nerfs. Quant à cette première origine tous les nerfs sont indistinctement mêlés et confondus à nos yeux dans la substance médulaire. En second lieu l'assertion de *Willis* est certainement fausse. M. *de Sauvages* à démontré par des expériences invincibles (*classes morb. VI. N°.* 26 et 20.) que le cervelet n'a pas plus d'influence sur le mouvement du cœur, que n'en a le cerveau.

L'anatomie du cerveau est si peu avancée, nous sommes si peu éclairés sur l'organisation et la sensibilité de ce viscère, nous connoissons si peu en quoi consiste le mécanisme et l'intégrité de ses fonctions, comment oserions-nous prononcer sur la cause qui dérange ce mécanisme, et blesse cette intégrité ! La division de l'apoplexie, en apoplexie *sanguine*, et apoplexie *séreuse*, est certainement insuffisante, en tant qu'on la rapporteroit à la cause de l'apoplexie. N'y a-t-il donc que le sang et la sérosité qui puissent opprimer le cerveau ? Les autres liqueurs saines ou morbifiques ne produisent-elles pas le même effet, quand une fausse direction les jette et les accumule dans cet organe ? Dira-t-on que toutes ces apoplexies sont prises sous le nom général d'apoplexies d'humeur; mais y comprendra-t-on aussi les apoplexies sympatiques, qui dépendent de l'affection de l'uterus, de la présence des vers dans les intestins, etc. ? Y comprendra-t-on les apoplexies *méphitiques*, qui suivent l'inspiration de la vapeur du charbon, l'impression des poisons narcotiques sur les membranes de l'estomac, etc. ? Enfin s'il existe un fluide nerveux, comme il est probable qu'il existe en effet, ce fluide ne doit-il pas être sujet, ainsi que toutes les autres liqueurs animales, à une foule de dégénérations morbifiques ? Ces dégénérations, en le rendant incapable de circuler avec la même facilité dans ses propres vaisseaux, doivent fournir autant de différentes cause d'apoplexie. L'art, qui peut dans la théorie s'élever jusqu'à soupçonner la possibilité de ces causes, parviendra-t-il jamais dans la pratique jusqu'à reconnoître leur présence ?

XCVI. Cependant supposons un moment que toutes les apoplexies sont en effet, ou sanguines, ou séreuses, supposons encore que la couleur vermeille ou livide du visage, la chaleur de la peau, la plénitude de l'artère, la force de l'âge et du tempérament, sont des signes certains de l'apoplexie sanguine ; et que la pâleur du visage, la diminution de la chaleur naturelle, l'affaisement du pouls, la lenteur de la respiration, la foiblesse, la caducité ou la cacochymie du sujet, sont des signes certains de l'apoplexie séreuse; en serons-nous plus avancés sur le principe réelle de l'apoplexie que nous aurons actuellement sous les yeux? Non sans doute. Il nous restera à découvrir ce qui, dans ce cas particulier, ralentit le mouvement du sang ou des humeurs dans le cerveau, et y forment la pléthore ou l'épanchement apoplectique. Car c'est la cause actuelle de ce ralentissement, qui seule est le vrai principe morbifique. Or comme cette cause; loin de se montrer à nous, est ordinairement hors de la portée même de nos conjectures, nous pouvons prononcer que dans l'apoplexie, le principe morbifique ne peut pas servir d'objet déterminé à la médecine agissante. La nature de son côté ne paroît pas lui fournir une indication plus décidée. La nature dans cette maladie, est à la vérité dans un état d'effort (1); mais cet effort, quelque grand qu'on puisse le supposer, est tellement nécessaire, qu'a peine il suffit pour soutenir un reste de vie.

(1) Pour achever de se convaincre de la réalité de cet état d'effort, il suffit de remarquer que presque tous les apoplectiques qui meurent, meurent avec les symptômes de l'épuisement.

XCVII. Tout ce que nous venons de dire semble nous mener naturellement à conclure, que l'apoplexie est du ressort de la médecine expectante. Cette conclusion seroit peut-être la plus conforme à nos principes généraux, et nous ne manquerions pas d'autorités respectables pour l'étayer (1). Cependant nous ne l'adopterons pas. La nature nous offre ici une considération qu'elle nous présente rarement ailleurs. Comme elle éprouve une difficulté extrême dans l'usage et dans le développement de ses forces, le mouvement du coeur devient pour elle un exercice très-pénible. La résistance mécanique que le sang lui oppose par sa masse, sa consistance, sa raréfaction, forme par les circonstances, un principe réel d'épuisement. C'est donc à l'art à diminuer cette résistance, puisqu'il le peut. Il épargnera par là-même à la nature une partie des forces qu'elle employoit à la surmonter ; et ces forces distribuées par la nature suivant l'ordre de ses besoins, pourront devenir le principe du salut du malade. La saignée est donc indiquée en

---

(1) Contentons-nous de citer le célèbre *M. Lieutaud*. Cet illustre médecin, si connu par ses lumières, ses talens et son mérite, n'ose pas décider si les secours les plus avoués contre l'apoplexie ne troublent pas quelquefois les efforts de la nature, qui, s'ils avoient été seuls, auroient suffi pour triompher de la maladie, comme ils suffisent en effet souvent. Rapportons les termes de l'auteur : *Millenis historiis satis superque constat innumeros apoplecticos, solis naturae viribus, vel tralatitiis anilibusque praesidiis ab omni medico apparatu alienis, evasisse: num in hisce casibus salubriora Naturae conamina, à frustraneis vel inopportunis remediis, haud perturbentur? Viderint qui abditos naturae recessus lustrarunt.* (Sin. univ. prax. de appol.)

général dans l'apoplexie, et elle le seroit dans tous les cas sans exception, si elle n'avoit pas d'autre effet que de désemplir les vaisseaux et de décharger le coeur.

XCIII. Malheureusement la chose n'est point ainsi ; le sang, qui est ici le poids que la nature a tant de peine à mouvoir, est en même temps le réservoir principal, où la nature puise les forces qui le meuvent. La saignée n'allége donc le fardeau qu'en affoiblissant en même temps la puissance qui le porte. Si elle diminue les résistances, elle diminue aussi les forces. C'est-là ce qu'il ne faut jamais perdre de vue; c'est-là ce qui rend la saignée dans l'apoplexie d'une application si délicate; c'est-là ce qui fait du traitement de l'apoplexie un écueil si périlleux pour la réputation de tout médecin, qui dans l'opinion publique ne passe pas encore pour infaillible; puisqu'il est presque assuré que, si le malade meurt, on l'inculpera également, soit qu'il ait prescrit la saignée, soit qu'il l'ait omise; c'est là enfin ce qui a fait dire avec quelque raison à *Celse*, que la saignée fait le salut ou la perte des apoplectiques (1)

(1) On sera peut-être étonné que nous n'adoptions ce fameux aphorisme, qu'avec une espèce de réserve. Mais en vérité si on le prend dans toute la rigueur de son énoncé, il est visiblement faux. Lors même que la saignée est nécessaire, elle n'est pas toujours suffisante pour la guérison de l'apoplexie. C'est ce que l'on verra par ce qui nous reste à dire, et ce que l'expérience démontre tous les jours. Tel apoplectique seroit mort plus que probablement, faute d'avoir été saigné, qui ne laisse pas de mourir, quoiqu'il ait été saigné à propos. La saignée soulage la nature dans son oppression ; mais elle ne détruit que bien rarement le principe opprimant. Ce sont-là deux choses bien différentes. Or ce n'est que dans ce dernier cas qu'on peut dire rigoureusement de la saignée, qu'elle guérit, *liberat*.

Si omnia membra vehementer resoluta sunt, sanguinis detractio vel occidit vel liberat. (Cels. l. 3. cap. 27).

XCIX. Il est vraiment essentiel de ne pas se tromper sur les signes qui doivent diriger un secours dangereux, quand il n'est pas nécessaire et nécessaire du moment qu'il n'est pas dangereux. Lorsque ces signes, tels que nous les avons exposés (N°. XCVI.) se réunissent tous à décider la pléthore ou l'épanchement, le cas est évident, et l'erreur en quelque sorte impossible. Mais il arrive souvent, nous pouvons même dire le plus souvent, que ces signes sont partagés. Les uns semblent exiger la saignée, les autres semblent l'interdire. Si on ne leur assigne pas des valeurs subordonnées, le médecin flottera dans l'incertitude, et quelque parti qu'il prenne, il le prendra pour ainsi dire au hasard. L'on a droit d'attendre de nous que nous n'éluderons point cette difficulté, que nous nous expliquerons nettement sur le degré d'importance que nous attachons à chaque symptôme relativement à la saignée; et que, conformément aux termes du programme, nous déterminerons les signes auxquels on reconnoît qu'il faut ordonner ce secours ou l'omettre, c'est-à-dire agir ou attendre.

C. Si nous ne nous trompons pas, les réflexions que nous venons de faire nous fournissent d'elles-mêmes cette désision importante; et si nous n'avons rien établi trop légérement, nous pouvons espérer qu'elle paroîtra solide. Nous avons fondé l'indication de la saignée (N°. XCII.) sur un symptôme inséparable de l'apoplexie; sur l'effort qu'il en coûte à la nature pour soutenir la circulation: nous n'avons pas

trouvé à la saignée d'autre contr'indication (N°. XCVII.), que l'abattement présent des forces, ou le juste soupçon de leur abattement prochain. C'est donc dans l'etat des forces que le médecin doit chercher des lumières qui l'éclairent suffisamment. Or personne n'ignore que le signe le moins équivoque de l'état des forces, c'est le pouls qui le fournit. Si donc le pouls est grand, plein, et surtout dur ou même ferme, quoique le visage soit décoloré, le malade avancé en âge ou d'une constitution peu pléthorique, on a la preuve que les résistances mécaniques qu'éprouve le mouvement du coeur, oppriment certainement la nature; la saignée est nécessaire; il faut agir. Si au contraire le pouls est vuide, lâche, perdant facilement sa consistance sous la pression des doigts, la circulation est certainement ralentie par le défaut des forces mouvantes du coeur: l'âge du malade, sa constitution, la couleur de son visage auroient beau annoncer une pléthore locale dans le cerveau: la saignée seroit dangereuse; il faut la supprimer, il faut attendre.

CI. Du reste le signe qui nous décide sur la nécessité ou le danger de la première saignée, doit nous servir de règle pour les saignées subséquentes. Il faut les réitérer tant que le pouls caractérise tout à la fois l'énergie et l'oppression du coeur. Lequel qu'il vienne à prendre de ces deux caractères, il ne faut pas faire saigner d'avantage. Il est donc temps de s'arrêter, quand le pouls, en perdant de sa plénitude et de sa dureté, conserve de la souplesse et du ressort, surtout s'il acquiert un peu de

fréquence (1). La circulation retrouve alors sa liberté, on a rempli la vue qu'on se proposoit, il n'y a plus d'oppression, une saignée ultérieure seroit au moins inutile. Il est tems de s'arrêter aussi, lorsque le pouls devient moins plein, sans devenir moins vaste; lorsqu'il ne perd sa dureté qu'en perdant son ressort; ou lorsqu'en perdant beaucoup de son élévation, il ne perd rien de sa lenteur. Dès que ces phénomènes paroissent, la nature est sur le point de succomber; son énergie l'abandonne; une saignée ultérieure deviendroit certainement funeste.

CII. Nous avons pensé que le détail des symptômes qui demandent ou refusent la saignée dans l'apoplexie, exigeoit de notre part l'examen le plus sérieux. Nous ne dirons qu'un mot de tous les autres secours qu'on a coutume d'employer presqu'indifféremment sur tous les apoplectiques, tels que l'émétique après un dégorgement suffisant des vaisseaux, les lavemens âcres, les vésicatoires, etc. Il seroit bien difficile de justifier toujours l'usage de ces moyens, par des indications solides; cependant, bien loin de les condamner, nous croyons qu'on peut, qu'on doit même y avoir recours. Tous ces secours appréciés au juste, ne nous paroissent être qu'un tâtonnement par lequel

---

(1) Si cette fréquence alloit jusqu'à l'agitation fébrile elle ne seroit qu'une raison de plus pour s'arrêter. *Hippocrate* a regardé comme de bon augure la fièvre qui survient à l'apoplexie. Il faudroit que cette fièvre fût bien vive, pour que la prudence permît à un médecin d'employer la saignée dans la vue de l'abattre.

on attaque successivement plusieurs causes possibles de la maladie, dans l'espérance de rencontrer la cause réelle. Mais ce tâtonnement réussit quelquefois ; il ne faut donc pas le négliger ; et il le faut d'autant moins, que l'apoplexie est plus grave. La médecine agissante, qui se livre à cet empirisme quelquefois heureux, nous paroît préférable à une expectation presqu'évidemment malheureuse. Si on vouloit se servir contre nous de nos propres principes, et si on nous objectoit que ce tâtonnement peut tourner au désavantage comme au profit du malade ; nous n'avons que ce mot à répondre : là ou le danger de la part de la maladie est réel et extrême, l'art ne doit point calculer trop scrupuleusement les inconvéniens possibles à la vérité, mais seulement douteux, des secours qui, dans des cas semblables, ont souvent paru salutaire (1).

CIII. Passons aux débilités du troisième ordre, que nous avons appelées (N°. LXXXVIII.) débilités par découragement. Est il donc vrai que la nature puisse abandonner jamais le régime de l'économie vitale? Et que par sa seule opiniâtreté à suspendre l'exercice de la vie, elle puisse s'égarer jusqu'au point de mettre en effet la vie dans le plus grand danger? On ne parviendroit peut-être point dans la spéculation à soupçonner la possibilité d'un semblable écart ; l'observation ne nous en démontre que trop la réalité; pour nous convaincre, jetons

(1) Tout ceci est conforme aux règles générales que nous avons établies N°. LXI ; et c'est encore ici le cas ou s'applique le principe de *Celse : satiùs est anceps experiri remedium quàm nullum.*

un coup d'oeil sur les maladies *syncopales*. On sait que le symptôme essentiel de ces maladies consiste dans un affoiblissement prompt et plus ou moins extrême des mouvemens vitaux, et par conséquent dans un obscurcissement notable, ou même dans une disparution entière de tous les phénomènes qui en dépendent, c'est-à-dire, de tous les signes de la vie. Le même nuage se répand également sur tous : des yeux, la couleur du visage, l'activité des sens, la force des muscles, la chaleur naturelle, le battement des artères, l'oscillation des côtes et du diaphragme, tout s'éclipse jusque au mouvement fibrillaire. Ce dernier symptôme nous paroît surtout remarquable; et nous oserions presque le regarder comme propre des maladies dont nous parlons. La vie y succombe si généralement, que chaque fibre musculaire ou membraneuse, prise en détail, semble perdre son ton ou sa contraction vitale. De là le relâchement des sphincters; de là cette flaccidité singulière de la peau, qui la rend comme pâteuse au tact; de là enfin cette flexibilité et cette souplesse dans toutes les articulations, d'où résulte pour chaque membre et pour la totalité du corps une espèce particulière d'inertie, qui, observée de près, ne rassemble point à la simp e inaction que présentent la paralysie ou l'apoplexie. Aussi quand la syncope est complète, ce n'est avec aucune autre espèce de maladie qu'on peut la confondre; on ne peut la confondre qu'avec la mort (1).

(1) Dans les asphyxies parfaites, ce n'est que l'événement, c'est-à-dire le succès ou l'inutilité des secours employés, qui décide clairement si on les a employés sur un asphyctique ou sur un cadavre.

CIV. Ce cruel état dépend-il d'un véritable appauvrissement dans les forces, ou seulement de la suspension de leur exercice? La question n'est point difficile à décider. Les forces, ainsi que nous l'avons déjà dit plus d'une fois, s'usent, se consument par l'emploi que l'on en fait; elles ne s'anéantissent point par enchantement. Or quelles sont les causes les plus communes de la syncope? Les plus fréquentes de toutes, sont sans contredit les causes morales, la joie, la frayeur, l'étonnement; et parmi les causes physiques, la douleur, l'aversion des sens et surtout de l'imagination pour certains objets, l'impression funeste de quelques miasmes délétères, principalement de ceux que produit la putréfaction animale, soit que ces miasmes nous arrivent du dehors par la respiration, la déglutition, etc. soit qu'il s'engendrent audedans de nous-mêmes par la dégénération de nos propres humeurs (1). Toutes ces causes attaquent directement la sensibilité; aucune d'elles n'occupe et ne fatigue les forces. Ce n'est pas assez, il est vrai, pour nous faire comprendre en quoi consiste cette modification de la sensibilité, qui jette un si grand abattement dans la nature; mais c'en est assez pour démontrer que cet

---

(1) Nous n'avons voulu rappeler ici que les occasions les plus communes de la syncope. Nous savons qu'elle est quelquefois occasionnée par des causes vraiment affoiblissantes, telles que les hémorrhagies, les accouchemens laborieux, etc. Mais alors même, l'affaissement apparent est toujours bien au-dessus de l'affaissement réel. Lorsque ces deux sortes d'affaisemens se trouvent dans un juste rapport, ce n'est plus, à parler rigoureusement, une syncope, ou si l'on veut encore que ce soit une syncope, c'est une syncope purement symptomatique de l'épuisement

abattement de la nature est le fruit de sa consternation, et non la preuve de son épuisement.

CV. Cette vérité ne permettant aucun doute, il ne nous reste qu'un pas à faire, pour regler dans cette circonstance le devoir du médecin. Pour cela il nous faut examiner si cet abattement, tel que nous venons de le peindre, est entre les mains de la nature une ressource salutaire; ou s'il n'est de sa part qu'un écart dangereux. Ici les partisans outrés de *Sthal* font les derniers efforts pour justifier la sagesse de la nature. Mais quelques efforts qu'ils fassent, la syncope sera toujours, ainsi que le spasme, l'écueil de leur systême. Ne leur demandons pas qu'elle vue d'utilité la nature peut se proposer, en se refusant au travail de la vie : à force de subtilités, ils pourroient nous jeter dans l'incertitude et dans le doute. Prenons une voie plus simple et plus sûre : rappelons-les à l'expérience; et contentons-nous de leur demander quel bien il résulte d'une syncope, pour celui qui l'éprouve. A l'exception de quelques cas rares, où la syncope peut devenir utile par des circonstances particulières et comme par accident; dans tous les autres, le *syncoptique*

---

tendent à la mort. Dans ce dernier sens, nous ne savons point si la mort naturelle n'est pas nécessairement précédée par la syncope; et si les malades, quand nous les croyons déjà morts, ne restent pas plusieurs heures dans cet état d'épuisement *syncoptique*. Du reste la réflexion que nous faisons ici n'est que spéculative, ou si l'on veut absolument oiseuse. Elle ne doit point effrayer ceux qui craignent d'être enterrés vivans. Cet état tel que nous le supposons, tendroit toujours prochainement et inévitablement à la mort.

rappelé à lui-même, s'estime fort heureux de se trouver au point d'où il étoit parti. Il a beau s'interroger, il ne sauroit découvrir au dedans de lui aucun changement favorable qu'il puisse rapporter à l'état dont il vient de sortir. C'est-là une vérité de fait contre laquelle on ne dispute point de bonne foi.

CVI. Ce seroit peu encore, si par rapport à la *longévité*, la syncope n'étoit qu'inutile ; elle est dangereuse par elle-même et très-dangereuse. Dans cet état de mort où tombe presque toute la machine animale, les liquides et les solides qui la composent, se trouvent abandonnés sans défense à l'action de toutes les causes physiques (N°. X.) Qu'arrive-til ? Les vaisseaux se racornissent et s'affaissent, les pores s'obstruent, les liqueurs s'épaississent et se coagulent, c'est-à-dire que les obstacles au mouvement vital se multiplient à chaque instant, et s'accumulent rapidement les uns sur les autres, de sorte que bientôt il n'est plus au pouvoir de la nature de revenir sur ses pas ; la masse des résistances qui s'est formée et accrue durant son inaction, devient supérieure à ses efforts : et ce qui n'étoit qu'une mort apparente, se change en une mort réelle. La médecine agissante ne sauroit donc trouver dans aucune autre espèce de maladie, une indication ni plus précise, ni plus pressante ; il faut se hâter de rappeler la nature à son devoir, puisqu'elle l'oublie avec un si grand péril pour la vie.

CVII. Mais par quelle voie l'y rappellera-t-on? La médecine agissante est-elle seulement possible dans ces tristes momens ! Comment l'art parviendra-t-il à porter son action sur la nature, qui dans cette circonstance échappe même à

ses regards? Il n'est pas nécessaire de remarquer ici que, même dans le plus haut degré de la syncope, le sentiment et le mouvement ne sont jamais éteints généralement dans toutes les parties. Tout le monde sait qu'il y a toujours quelques organes qui en conservent un peu, et qui servent par là de dernier retranchement à la vie. C'est dans cette retraite que l'art doit aller chercher la nature ; c'est-là qu'il doit porter un aiguillon qui la presse jusqu'à ce qu'elle s'éveille. Or la plus grande difficulté consiste ordinairement à rencontrer ce reste de sensibilité : cependant jusqu'à ce qu'on l'ait rencontré, la médecine agissante ne doit point s'arrêter. Pour y parvenir; elle doit employer tous les secours connus, successivement suivant l'ordre connu de leur énergie ; elle doit les appliquer le plus immédiatement qu'il est possible sur les parties qui sont douées d'un sentiment plus délicat, et dans qui, par conséquent, le sentiment meurt plus tard ou renaît plutôt : telles sont la membrane pituitaire, la tunique intestinale, les viscères précordiaux, etc. Il seroit à desirer sans doute, que nous connussions avec quelque certitude le dernier siége de la sensibilité animale ; l'irritation de cet organe, poussée aussi loin qu'il est en notre pouvoir de le faire, fixeroit à l'art un terme connu au-delà duquel il pourroit se reposer à l'abri de tout reproche et de tout regret. Cette connoissance nous manque : et par conséquent l'inutilité des efforts employés contre la syncope, n'est pas un motif assez puissant pour ne pas en continuer l'application, lors même que nous ne pouvons pas en employer de nouveaux.

CVIII. On nous demandera peut-être jusqu'à

quel temps on peut s'obstiner à secourir un asphyctique, sans désespérer de le voir revenir à la vie; et jusqu'à quel temps par conséquent on ne sauroit l'abandonner, sans se rendre coupable de quelque négligence. Cette question, comme l'on voit, se rapporte directement à la certitude des signes de la mort. S'il est vrai, comme l'ont avancé Mrs. *Bruhier* et *Winslow*, que le dernier effort apparent de la vie est de défendre le corps contre la dissolution putride, les asphictyques seroient certainement susceptibles de secours, bien plus long-temps qu'on ne pense. Cette matière est encore bien obscure. La sensibilité animale est quelquefois si profondément ensevelie, qu'elle ne se laisse apercevoir qu'après des secours administrés avec une opiniâtreté presque risible. La nouvelle manière de secourir les noyés a mis aujourd'hui cette vérité à portée d'être connue et observée par tout le monde. L'usage de ne point désespérer légèrement de ces malheureux, usage qui commence à s'établir généralement, fournira insensiblement une masse d'observations. Ces observations jetteront beaucoup de jour sur la question qui nous occupe, et fixeront peut-être enfin avec quelque précision le temps au-delà duquel on sera autorisé à regarder toutes les ressources de l'art comme inutiles.

CIX. En attendant ces lumières que nous n'avons point encore, concluons que la médecine agissante ne doit point se lasser facilement, toutes les fois qu'on peut rigoureusement douter si le sujet est véritablement mort, ou s'il n'est qu'asphyctique. Or ce doute n'est point absurde dans tous les cas où la mort n'a pas été précédée

par des symptômes d'épuisement, d'engorgement, de gangrène, c'est-à-dire, selon le langage commun, dans toutes les *morts subites*. Dans tous ces cas équivoques, la raison et l'expérience nous obligent également à mépriser l'espèce de ridicule que l'on a attaché à secourir inutilement un cadavre, pour ne pas encourir la honte véritable qu'il y auroit d'avoir abandonné un malade. Du moins les hommes devroient-ils s'accorder, à ne pas éloigner trop tôt de leur présence, ceux de leurs semblables qui peuvent absolument parlant, devenir les victimes de cette précipitation. Il est enfin trop incommode de soutenir le voisinage d'un cadavre ; c'est le vrai moment de l'écarter d'auprès de nous. Il est vrai que ce moment ne se fait apercevoir que par une sensation bien désagréable pour la délicatesse de nos sens, nous en convenons ; mais il est affreux de s'exposer à livrer aux honneurs du tombeau un homme qui vit encore (1).

CX. L'ordre que nous nous sommes proposé (N°, LXXIV(nous appelle enfin à l'examen des maladies aiguës dépuratoires, ou des fièvres essentielles. Cette classe de maladies est sans doute la plus étendue ; puisque, au jugement de *Sidenham* (2) elle forme à peu

(1) Nous ne pensons pourtant pas avec MM. *Bruhier* et *Winslow*, qu'on enterre beaucoup d'hommes vivans ; mais nous croyons très-fortement, qu'en général on abandonne trop tôt ceux qui meurent de mort subite ; et nous ne doutons pas que, par cette négligence, il n'arrive de temps en temps, que le malade qu'on a jugé mort, meurt en effet, parce que, en conséquence de ce faux jugement, on ne l'a pas secouru assez long-temps.

(2) *Febres duas, è tribus, in medicinâ faciendâ, partes occupant.* (Sid. epist, resp. 1.)

près les deux tiers de la masse totale des maladies. Avant que de nous égarer dans cette matière épineuse, attachons aux mots des idées précises. Nous entendons ici par *fièvres essentielles*, toutes les maladies aiguës, dont le caractère primitif et principal est la fièvre, quelque graves que puisse être les symptômes qui surviennent dans la suite de leur cours. Tout le monde est aujourd'hni d'accord que la fièvre n'est pas autre chose qu'un accroissement de vîtesse dans le mouvemement progressif du sang. La fièvre a des symptômes qui en sont presque (1) inséparables, comme le dégoût, l'abattement des forces musculaires, la chaleur sur-tout de la peau (2). Ces symptômes peuvent dans des cas équivoques, concourir à nous faire reconnoître sa présence ; mais le véritable signe qui nous instruit infailliblement et de son existence et de son intensité, c'est dans l'exploration de l'artère qu'il faut le chercher en combinant la dureté, l'amplitude (3) et la fréquence des pulsations (4).

---

(1) Nous disons *presque*, pour éviter toutes les difficultés que pourroient faire naître quelques exceptions rares, sur lesquelles encore on pourroit bien disputer.

(2) On sait que les anciens faisoient consister dans l'augmentation de la chaleur, la nature de la fièvre, et qu'ils n'en jugeoient que par-là.

(3) Par l'*amplitude* du pouls nous entendons l'excès du diamètre que présente l'artére dans son état de dilatation, sur celui qu'elle présente dans son état de contraction. Si cette différence est très-petite, le pouls n'aura que peu d'amplitude, quand même il seroit d'ailleurs fort grand et fort élevé.

(4) Tous les autres caractères comme l'inégalité, l'intermittence, etc. peuvent bien nous éclairer sur l'état des forces et de la maladie ; mais ils ne sont point relatifs

CXI. Quand à la manière dont il faut envisager la fièvre, personne n'ignore quelles divisions cette matière a occasionnées dans les écoles. Les uns ont regardé la fièvre comme un ennemi toujours funeste, que l'art doit attaquer et combattre par tout; les autres l'ont envisagée comme une ressource salutaire, que l'art doit toujours respecter. Les premiers remarquent, que dans presque toutes les maladies, c'est la fièvre qui porte enfin le dernier coup à la vie du malade; les autres conviennent que peu de malades à la vérité meurent sans fièvre, mais ils soutiennent que la fièvre n'en a jamais fait périr aucun. Il suffit d'exposer ces deux opinions, pour faire sentir que l'esprit de système les a enfantées, et que l'esprit de parti les a poussées au-delà de cette juste modération dont la vérité ne s'écarte point. Quiconque réfléchira mûrement sur l'économie animale dans l'état de santé, ne pourra pas disconvenir que le travail de la circulation ne soit, parmi toutes les fonctions de la vie, la fonction principale, par le moyen de laquelle la nature

---

à l'intensité de la fièvre. Il n'y a absolument qu'une routine sans principes, qui puisse donner indistinctement le nom de *fièvre* à toute espèce de dérangement dans la circulation. Mais quoi! dira-t-on, un pouls devenu intermittent par la gangrène survenue à une inflammation interne, sera donc moins fébrile au moment où il annonce une mort prochaine, que lorsqu'il étoit le symptôme et l'instrument d'une inflammation guérissable encore? Oui sans doute: cette conséquence, qui suit nécessairement de notre définition, ne nous effraye point; nous sommes bien assurés que les vrais médecins, qui aiment l'ordre, la distinction et la netteté dans les idées, nous la pardonnerons.

résiste à l'action, ou surmonte la résistance (1) qu'elle éprouve sans cesse de la part des corps étrangers (N°. X). Il sentira donc que si cette résistance ou cette action étrangères viennent à surpasser les forces ordinaires de nature, c'est-à-dire (XI) viennent à s'élever jusqu'à la qualité de principe morbifique, la nature ne pourra plus les vaincre qu'en animant le travail de la circulation, ou, ce qui est la même chose, en excitant la fièvre. Dès-lors il comprendra comment la fièvre est, selon la belle expression de *Sidenham* (2) le grand instrument dont la nature se sert pour dompter le principe morbifique, toutes les fois surtout que ce principe n'a pas un siége fixe et déterminé (3) et il ne s'étonnera plus avec *Celse*, de ce que la fièvre est souvent un secours puissant par lui-même. *Denique ipsa febris* (*quod maximè*

---

(1) C'est en effet le travail de la circulation, qui d'un côté vivifie et animalise insensiblement les molécules nutritives extraites des alimens, et qui d'un côté est le principe des secrétions de toutes les liqueurs tant excrémentielles que récrémentitielles.

(2) *Profectò enim est febris ipsa naturae instrumentum, quo partes impuras à puris secernat* (*Sidenh.* sect. 1. cap. 2. et alibi passim.)

(3) Nous ajoutons ces mots pour ne pas nous écarter des fièvres essentielles. En effet, quand le principe morbifique a un siége local et déterminé, la fièvre qui peut survenir, n'est plus que symptomatique Du reste notre expression embrasse toutes les causes possibles des fièvres essentielles. Que ce soit une humeur mal digérée, une liqueur excrémentitielle retenue un changement quelconque à ménager dans les solides, des miasmes absorbés, etc. nous les renfermerons toutes ici sous le nom de principe morbifique.

mirum videri postest) *sæpè præsidio est.* Cels. lib. 3. cap. 8.

CXII. Arrêtons-nous un moment: et puisque les maladies qui nous occupent ici, ne se font connoître que par l'effort curatif de la nature, puisque, d'un autre côté, l'expérience de tous les temps et de tous les pays nous démontre que cet effort est par lui-même ordinairement heureux (1); avons-nous besoin de preuves ultérieures pour affirmer qu'en général il mérite notre confiance; qu'il faut craindre de le troubler imprudemment, et que, dans les maladies fébriles, la médecine expectante est à tous égards préférable à l'agissante (2)! Il n'est pourtant que trop vrai que ces mêmes maladies se terminent quelquefois malheureusement; et dans ces cas malheureux, l'événement funeste a

---

(1) *Rebar*, dit Sidenham, *non sufficere ad comprobandam medendi rationem in acutis, ut feliciter caderet, cúm ab imperitissimarum mulierculartum temeritate sanentur nonnulli* (Sid. sect. 4. cap. 4.)

(2) M. *le Clerc*, après avoir décrit la manière dont *Celse* traitoit toutes les diverses sortes de fièvres, ajoute cette remarque: « d'où l'on recueille que le principal de » sa cure consistoit en l'abstinence et au régime de vivre. » C'est à peu près la méthode qu'avoient tenue *Erasistrate*, » *Asclépiade* et divers autres, et qui fut suivie à plusieurs » égards par les méthodiques. *Hippocrate* même ne lais- » soit pas de compter principalement sur les différens » temps de nourrir un malade, sans s'attacher à tous les » autres remèdes, que les siècles suivans ont introduits » Le savant écrivain qne nous citons finit par ces mots: » » on fait cette remarque pour donner matière de réfléxion » à ceux qui croient qu'un médecin est inutile ou néglige » ses malades quand il n'ordonne ni saignées, ni purga- » tions, ni autres médicamens. » (*Hist. de la médec. par.* 2. l. 4. *sect.* 2. *chap.* 4.)

trop de liaison, par les signes et les symptômes qui l'occasionnent et qui l'annoncent, avec le symptôme principal qui est la fièvre, pour que leur dépendance mutuelle puisse être révoquée en doute. Il est donc également démontré que, si la fièvre est pour l'ordinaire entre les mains de la nature un instrument salutaire, elle ne laisse pas de pouvoir devenir aussi un instrument dangereux.

CXIII. C'est au médecin à la surveiller dans toute sa marche; c'est à lui, en se soumettant à la loi générale qui lui prescrit l'expectation, de savoir s'en écarter au moment précis où la nature s'écarte elle-même de la route qui la conduiroit au port. Quelque direction que prenne la maladie, sa marche est ici brusque et rapide: si on ne saisit pas la nature au premier moment où elle s'égare, il devient bientôt impossible de la ramener: l'occasion favorable une fois perdue, on ne la retrouve plus, *Hippocrate* l'a dit: *occasio præceps*. Mais quels sont donc ces précieux et tristes momens, où l'art, sans savoir ce que la nature veut faire (1), doit cependant prendre sur lui de la condamner et de la redresser? C'est la dernière difficulté de détail qu'il nous reste à résoudre. Ici encore, et plus que jamais, il faut qu'une expérience incontestable serve de base au raisonnement, et qu'un raisonnement simple et sage serve de flambeau à l'expérience.

CXIV. Les maladies connues sous le nom de *fièvres*, se présentent sous tant de formes différentes qu'on n'en aura peut-être jamais un

---

(1) Puisque le principe morbifique est inconnu.

catalogue exact et complet. L'inégalité de leur marche, la longueur de leur cours, la diversité des causes qu'on leur suppose, la nature des principaux symptômes qui les accompagne, la diversité des produits qu'elles offrent, le caractère singulier et spécifique de chaque épidémie, etc. ont fourni aux Pathologistes autant de sources de distinction, suivant lesquelles ils ont divisé les fièvres en continues, rémittentes et intermittentes; en éphémères, synoques et synoques prolongées; en laiteuses, vermineuses, bilieuses, etc. Toutes ces divisions pour la plupart arbitraires, n'éclairent pas la pratique. La prudence ne veut pas qu'on attache la méthode curative à un vain nom. Cette méthode doit porter sur une base plus solide; et pour être applicable à tous les cas de détail, elle doit tenir à des principes qui les embrassent tous. Il nous faut donc envisager ici les fièvres sous le rapport le plus général qu'elles aient entre elles, et les assujettir, si nous pouvons, à quelque loi indépendante de leurs variétés.

CXV. Or, toutes les fièvres, de quelque espèce qu'elles soient et quelque nom qu'on leur donne, ont dans leur marche une sorte de régularité bien frappante. Elles s'élèvent toutes peu à peu jusqu'à un certain degré de force; elles s'y soutiennent un certain temps, et elles diminuent ensuite. Cette ordre et ce développmeent semblent si essentiellement attachés à la nature de la fièvre, qu'on les retrouve non-seulement dans la totalité de la maladie fébrile, mais dans chaque accès des fièvres intermittentes, et dans chaque exacerbation des fièvres rémittentes. Faut-il donc s'étonner si tous les médecins

(1) se sont réunis à représenter ces trois temps, comme trois état différens de la même maladie; états dont chacun mérite une considération particulière, et en quelque sorte un traitement à part. Attachons-nous à cette division simple. Etudions bien la nature dans chacun de ses temps; et apprenons d'elle-même dans quelles circonstances elle a besoin de nous.

CXVI. Le premier temps d'une maladie fébrile, appelé simplement par les anciens *commencement*, et appelé avec plus de raison par les modernes *temps d'irritation*, renferme deux ordres de phénomènes bien remarquables et bien distincts. La première invasion de la fièvre est ordinairement précédée par la pâleur, le dégoût, la lassitude, le refroidissement (2). Il semble que la nature consternée à la présence du principe morbifique, hésite et balance avant que de se déterminer à le combattre. Elle laisse déjà entrevoir la difficulté qu'elle aura à le vaincre, par le découragement qu'il lui inspire. Plus ce découragement est grand et long, plus aussi la maladie sera grave. C'est un des prognostics qui trompent le moins; les Praticiens

---

(1) Nous savons que beaucoup de médecins avec *Hippocrate* et *Galien* considèrent dans les maladies aiguës fébriles quatre temps, *le commencement*, *l'augmentation*, le plus haut point ou *l'éclat*, et *le déclin*; mais qui ne voit pas que ces deux divisions, rentrent absolument l'une dans l'autre; et que la première partie de notre division, renferme les deux premières parties de la division d'*Hippocrate*.

(2) *Celse* a décrit cet état avec une précision et une élégance à laquelle il n'y a rien à ajouter. (*Celse. lib.* 2. *cap.* 2.)

instruits le savent bien. Cependant ces premiers momens, quelques pénibles qu'il puissent être pour le malade, n'appartiennent point à la médecine agissante. Ils n'exigent d'autres secours que la chaleur et le repos ; mais la nature les désire et les recherche ; elle se suffit donc à elle-même.

CXVII. Bientôt ce premier tableau disparoît pour faire place à un nouvel ordre de choses. La nature, après avoir cédé durant quelque temps à l'obstacle qui l'arrête, se réveille et s'apprête à le repousser. Selon l'ingénieuse pensée de M. *de Sauvages*, elle économise ses forces sur des fonctions moins nécessaires, pour les accumuler dans le mouvement du coeur et le travail de la circulation. Elle anime ce travail insensiblement et par degrés ; et avec lui croissent en même proposition dans toutes la machine animale, la chaleur et le mouvement fibrillaire. Dès-lors l'énergie vitale est dans un état d'effort ; mais cet effort est nécessaire, et tant qu'il est modéré, on ne sauroit sans imprudence, entreprendre d'y rien changer. Or, il est modéré tant qu'il n'excède pas de beaucoup l'état ordinaire de la santé. Mais s'il arrive (ce qui n'arrive en effet que trop souvent) que cet effort s'élève jusqu'à un certain degré de violence ; il devient dangereux : c'est le moment d'agir; il faut l'enchaîner et l'abattre.

CVVIII. Qui peut en effet se dissimuler que les engorgemens et les inflammations tardives, cause la plus commune de la mort dans les maladies fébriles, sont ordinairement le triste fruit de la fièvre elle-même mal contenue dans les bornes salutaires? Et que peut-on attendre d'une circulation bouillante qui ne reconnoît point de frein ? La raison, d'accord avec l'expérience,

périence, nous démontre que le sang dont la pression latérale contre les parois des vaisseaux augmente en proportion de sa rapidité et de la résistance qu'il rencontre dans son cours, doit, surtout vers les extrémités artérielles où cette résistance est plus grande, forcer les ouvertures des vaisseaux lymphatiques, et s'engager dans des routes qui ne sont pas faites pour lui. La théorie et l'observation nous apprennent de concert, que les viscères pulpeux, tels que le cerveau, le foie, etc. trop délicats pour résister à la pulsation vive des artères, doivent éprouver une espèce de meurtrissure, qui se manifeste d'abord par l'inquiétude et la douleur, et qui appelle insensiblement l'irritation et la phlogose, ou la langueur et l'empâtement.

CXIX. Tous ces désordres qui forment certainement le plus grand, et le plus vrai danger des fièvres aiguës, ne sont point l'effet immédiat du principe morbifique; ils ne sont dus qu'à l'excès avec lequel la nature le combat. C'est donc à l'art à les prévenir en réprimant la nature à propos. Il faut qu'il ose le heurter de front. Ses forces deviennent entre ses mains une arme qu'elle tourne contre elle-même; il faut que l'art la lui enlève. Un médecin instruit ne l'ignore pas. Il sait de plus que la nature n'est jamais plus sujette à cette espèce d'écart, que dans les premiers temps de la maladie; il sait combien il est important que le moment où la nature risqueroit de s'égarer n'échappe pas à son attention; aussi s'il est vigilant, ce moment ne lui échappera jamais.

CXX. L'intensité de la chaleur, la fréquence, l'élévation, mais surtout la plénitude et la dureté du pouls portées fort au-dessus de l'état

naturel, sont des signes auxquels il ne peut pas se méprendre. Observateur attentif des phénomènes particuliers qui peuvent caractériser l'espèce de fièvre qu'il a sous les yeux, il remarquera avec soin si elle n'affecte pas quelque organe par préférence; ils distinguera toujours avec facilité si cette affection dépend du mouvement fébrile, en ce qu'alors elle s'accroît et qu'elle décline avec ce mouvement: et dans ce cas, il trouvera dans l'importance ou la délicatesse de l'organe affecté, dans la gravité de la lésion que cet organe souffre, dans la difficulté de réparer les désordres qui s'y seroient une fois établis, etc. autant de nouvelles règles pour se conduire, et de nouveaux motifs pour se décider. Le temps de l'exacerbation de la fièvre sera toujours le seul qui lui paroîtra exiger un frein qui la modère. Un médecin instruit sait en général que la fièvre ne s'anime que par degrés; si ce médecin est observateur, il étudiera la marche particulière de la fièvre qu'il traite; bientôt il connoîtra le temps qu'elle met à parvenir jusqu'à son plus haut degré de force; il pourra donc souvent prévoir qu'un secours qui seroit précipité dans le moment présent, deviendra nécessaire quelques heures plus tard. Mais il ne le placera jamais, ce secours réprimant, dans la déclinaison d'un redoublement. Bien moins le placera-t-il dans le temps de la rémission, et il ne choisira point pour affoiblir la nature, le moment où elle ralentit elle même ses efforts (1).

(1) *Galien*, *Celse* et quelques anciens plaçoient la saignée dans le temps du plus grand relâche que la fièvre donnoit. L'autorité de ces grands hommes n'a pas pu

Du reste, si ce calme n'est que passager, un sage médecin ne comptera pas les jours : uniquement guidé par les symptômes, il remplira la même indication aussi souvent que reparoissent les symptômes qui la lui ont fournie; et il ne craindra point d'abatttre les forces tant que la nature en abusera évidemment au préjudice du malade.

CXXI. Le seul écueil qu'il y ait à éviter ici, écueil contre lequel l'inexpérience ou l'ignorance vont souvent donner, c'est de confondre l'apparence avec la réalité. Quelquefois avec un fond réel de foiblesse dans la machine, la fièvre a une apparence de véhémence; et plus souvent, tandis que toute la machine est dans un état d'effort très violent, la fièvre a une apparence de modération.

Le premier cas ne sauroit être embarrassant que pour ceux qui ne feroient consister la force de la fièvre, que dans la fréquence, ou l'amplitude du pouls. Car nous osons assurer, que quand l'affoiblissement est réel, soit que cet affoiblissement tienne à des causes évidentes, comme l'extrême vieillesse, les évacuations excessives, etc. soit qu'il tienne à des causes cachées, comme à la funeste influence de quelque miasme *délétère*, nous osons, dis-je, assurer que quand l'affoiblissement est réel, le

---

soutenir une pratique si peu fondée. Elle est aujourd'hui si généralement abandonnée, que l'on a de la peine à croire qu'elle ait eu autrefois des partisans aussi célèbres. (Gal. *de cur. per. sang. miss. cap.* 13. Cels. *lib.* 2. *cap.* 10.) Ce dernier s'exprime en ces termes: *quòd si vehemens febris urget, in ipso impetu sanguinem mittere, hominem jugulare est.*

pouls, quelque fréquent qu'il puisse être, est toujours extrêmement petit, s'il n'est pas lâche, s'il n'est pas petit.

Le second cas présente d'abord un peu plus de difficulté. Il n'est pas rare que dans le commencement des fièvres, la nature trop sensible à l'impression du principe morbifique, se roidisse en quelque sorte contre lui. Les tuniques membraneuses des artères participent à cette contraction générale; elles offrent au coeur une résistance qu'il ne surmonte qu'avec peine; elles ne se dilatent que foiblement; le mouvement paroît modéré, et cependant l'effort est violent. Cet état qui tient évidemment du spasme (N°. LXXXII.) devient facilement reconnoissable par l'aridité de la peau, le sécheresse de la langue et la difficulté des sécrétions. En effet comme l'érétisme est ordinairement répandu dans tout le systême vasculaire, il s'étend jusqu'aux couloirs de la peau, et aux autres tuyaux sécrétoires, dont il suspend presque toujours plus ou moins les fonctions. Mais, ce qui est difficile dans cet état, la peau fût-elle souple, la langue humide et les sécrétions libres, cet érétisme fût-il borné au systême artériel, le seul défaut d'amplitude dans le pouls suffit pour le caractériser. Ce pouls connu des Praticiens sous le nom de *pouls embarrassé* ou *engagé*, s'il est d'ailleurs fréquent, n'est qu'une raison de plus pour ne pas différer un secours, qui développe ordinairement alors l'exercice des forces, par là-même qu'il en diminue le fonds (1).

(1) Le relâchement des membranes produit par la saignée, fait que l'action du coeur, sans devenir réellement plus vive, devient plus apparente, et plus sensible dans

CXXII. Au-delà de l'indication prise d'un effort de la nature dangereux par son excès, nous n'en voyons pas d'autre qui dans les premiers temps d'une fièvre aiguë, puisse exiger la médecine agissante : les symptômes bisarres, et souvent très-violens qui paroissent quelquefois dans les commencemens de ces maladies, peuvent bien demander quelques secours subalternes; mais nous ne croyons pas qu'ils soient propres à décider jamais une action véritable. Ce sont des guides trompeurs. Nous ne pouvons pas avec quelques médecins ; regarder, à cette époque de la maladie, les sueurs, les borborygmes et les diarrhées, les nausées et les vomissemens, etc. comme des indices suffisans du principe morbifique, ou de la voie par laquelle la nature cherche à s'en débarasser. Bien moins oserons nous, en conséquence de cette opinion, nous presser d'attaquer la maladie par des émétiqués, des purgatifs, des sudorifiques, etc. en nous persuadant que nous ne faisons en tout cela, que suivre la route que la nature nous trace. Instruits par *Hippocrate* (1), que ce n'est pas le moment de placer les évacuans, nous étudierons cette nature de plus près avant que de la juger ; et nous remarquerons bientôt, que toutes ces évacuations la fatiguent au lieu de la soulager. Nous en conclurons qu'elles ne sont que des symptômes d'irritation ; et que

---

le battement de l'artère, dont les parois se prêtent mieux à la dilatation. C'est dans ce sens que la saignée augmente qnelquefois la fièvre; phénomène assez singulier de sa nature.

(1) *Concocta medicamento purgante educenda, et movenda, non cruda, neque* PER INITIA Hipp. l. aphor. sect. 1. N°. 22.)

loin de les soutenir par de nouveaux irritans, il faudroit les supprimer si cela se pouvoit facilement et innocemment. Ces évacuations qu'on pourroit presque appeler *tumultueuses,* ne sont en effet que le fruit du premier trouble de la nature; puisque, selon la judicieuse observation de M. *de Haen* (1) la nature ne tarde pas à revenir d'elle-même sur ses pas; et qu'elle y revient d'autant plus tôt, qu'elle est mieux contenue dans sa première fougue (2).

CXXIII. Cette espèce de calme paroît enfin, les symptômes d'irritation s'appaisent, et dès-lors la maladie entre dans son second temps (CXV), qui est celui de la *coction*, c'est-à-dire le temps où il faut subjuguer, dompter le principe morbifique; et si ce principe est un levin ou miasme étranger qui circule avec les humeurs, le poursuivre, l'émousser, l'envelopper, et le rendre capable d'être filtré par les tuyaux sécrétoires, sans les offenser. Qui oseroit dire que ce travail n'appartient pas à la nature exclusivement à l'art? L'art ne connoît ni l'objet ni la matière, ni les instrumens (Nº. XXXIII.); il ne peut pas même en définir exactement le résultat (3). Il doit donc res-

---

(1) *Quantùm ad febres acutas, putridas, continuas, expositâ methodo* (scilicet temperante) *cernabam nauseas, vomitus, primo alterove die penitùs silere; factumque hinc, ut me, emetico in hoc casu utentem, ne semel quidem conspexerint adhùc studiosi* (Rat. med. pars. 1. cap. 2.)

(2) En vain prétend-on épuiser ou diminuer par les évacuans la matière *peccante*, qui occasionne, dit-on, ces diarrhées et ces vomissemens. L'observation apprend que la saignée les calme bien plus efficacement que ne font les purgatifs et les émétiques.

(3) Sait-on en effet ce que c'est que les matièrescritiques?

pecter ce qu'il ignore. La médecine expectante est ici de loi rigoureuse. Dès qu'une fois les forces sont réduites à ce point où la nature est hors d'état de se nuire à elle-même, il faut lui abandonner entièrement l'emploi de celles qui lui restent : c'est le moment où le médecin ne doit plus être que son ministre. Soutenir quelquefois la nature lorsqu'elle paroît sur le point de se décourager et de s'abattre, l'interroger souvent pour satisfaire prudemment ses désirs interprètes ordinaires de ses besoins, la consoler toujours et la flatter (1), si j'ose me servir de ce terme, voilà le véritable, voilà l'unique manière de l'art.

CXXIV. Si l'autorité pouvoit ajouter quelque chose à la raison, nous dirions que *Celse* en recommandant de distinguer avec soin dans les maladies, les trois temps dont nous parlons, *l'augmentation*, *l'état et la diminution*, remarque que le temps de *l'augmentation* demande quelque secours, que le temps de la

---

On n'est point d'accord encore sur la nature du pus ; et cependant, de toutes les manières critiques, le pus est sans doute la plus commune, la plus isolée, et la seule que la nature forme, pour ainsi dire, sous nos yeux.

(1) *Celse* nous recommande d'abandonner au goût du malade le choix entre des secours egalement utiles. Il nous permet même de préférer quelquefois ceux qui seroient moins utiles, si d'un autre côté ils sont moins désagréables. *Cùm pleraque utilia insuavia sint..., ea potissimùm ex his dentur quae maximè aeger volet* : *deindè si omnia ista fastidit*, *interponatur aliquid* minus utile sed magis gratum (*lib.* 4. *cap.* 16.) *Hippocrate* pousse encore cette complaisance plus loin. Il veut qu'elle aille jusqu'à accorder aux malades ce qui nous sembleroit devoir leur apporter qnelque préjudice pourvu que ce préjudice soit léger, ou qu'il soit facilement réparable. Il entre là-dessus

diminution en exige de plus variés, mais qu'il se tait absolument sur le temps *de l'état. Videndum etiam est, morbus an* increscat, *an* minuatur; *quia quœdam* increscentibus *conveniunt* (*Cels. l.* 3. *cap.* 2.) Ce silence sur le second temps de la maladie ne sauroit être un silence d'oubli (il prouve assez que *Celse* veut que la maladie une fois parvenue à son *état*, on l'abandonne entièrement à la nature. Mais ce n'est point par une simple réticence qu'*Hippocrate* nous a prescrit la même expectaion ; il en fait une loi, il l'a rendue dans les termes les plus clairs et les plus énergiques, par cet aphorisme trop peu médité et si digne de l'être : *incipientibus morbis si quid movendum videtur, move:* VIGENTIBUS AUTEM QUIESCERE MELIUS EST. *Sect.* 9. *aph.* 29. (1). Il avoit bien observé, ce grand homme, qu'à cette époque de la maladie, les secours de l'art sont incapables de remplacer le travail de la nature;

---

dans des détails qui annoncent également, et la supériorité d'un génie observateur, et la délicatesse d'un coeur sensible et compatissant. Nous craindrions d'altérer le texte en le traduisant : *Ægrotis*, dit il (*Epid. l.* 6. *sect.* 4.) *gratificandum est in istis rebus, ut nimirùm potus et cibi mundé praeparentur, et quaecumque videt vel tangit mollia sint; in aliis etiam* quæ non valdè lædant aut facilè emendari queant....*In his etiam ægroto gratificandum, qualia sunt introitus, sermones, habitus corporis, vestitus, tonsura, ungues, et odores.*

(1) L'opposition qui se trouve ici entre *movere* et *quiescere*, prouve assez que par *movere Hippocrate* a entendu une *action* quelconque et non un médicament purgatif. La première partie de cet aphorisme ne contredit donc pas celui que nous avons cité N°. CXXII, comme on pourroit le croire au premier d'oeil.

et que si la férocité du principe morbifique est supérieure aux efforts de la vie, malgré toutes les ressources de l'art, la mort est inévitable.

CXXV. Elle s'annonce alors par les symptômes de l'épuisement. Le pouls, sans cesser d'être vif et fréquent, devient petit, grêle et serré; tous les organes se refusent insensiblement à leurs fonctions; l'estomac en particulier prend une espèce d'horreur pour tout ce qui exigeroit de lui le plus léger travail; tout ce qui reste de vie se réunit dans le mouvement du coeur, pour y présenter une dernière résistance; et le moment même où la nature succombe, est encore un moment d'effort. Il est dur sans doute d'être les témoins de ce spectacle affligeant, et de demeurer oisifs; tout cependant nous y oblige. L'excès du péril naît ici de l'excès réel de la foiblesse. La nature est au bout des forces; pouvons-nous les lui rendre (1)? et la médecine agissante la mieux ménagée ne doit elle pas craindre d'accélérer l'épuisement total (N°. XCI)? Quel donc que puisse être l'événe-

(1). Oui sans doute, dira-t-on, nous le pouvons avec des cordiaux. Mais les cordiaux sont des stimulans qui sollicitent l'emploi des forces, sans en augmenter le fonds. Il ne fortifient point à proprement parler; ils excitent un effort. Quand la nature est engourdie ou découragée sans être vraiment affoiblie, ou quand elle est affoiblie sans être irritée, voilà leur véritable place. Mais ici où il y a une combinaison singulière d'irritation et de foiblesse, nous osons dire qu'ils ne sont peut être pas sans danger. Nous ne sommes pas les premiers qui avons remarqué que dans l'état dont nous parlons, caractérisé ordinairement par un pouls qui frémit plutôt qu'il ne bat, les cordiaux, en précipitant l'emploi d'un reste de forces, avancent d'autant l'épuisement total et par conséquent la mort.

ment, la raison et la nécessité nous condamnent également à l'expectation : et souvent il arrive que l'effort sous lequel il paroît que la nature va succomber, est précisément celui à la faveur duquel elle triomphe.

CXXVI. Si elle résiste au travail de la coction, la maladie parvient enfin à son troisieme et dernier temps (N°. CXVI.), qui est celui de la *déclinaison*, quand le mouvement fébrile n'a pas eu pour objet l'altération spécifique de quelque humeur, tout rentre en ce moment dans l'ordre. Le pouls reprend son rithme naturel ; les forces, quoiqu'épuisées, se distribuent selon la proportion qu'elles gardent dans l'état de santé, les organes ne se prêtent à leurs fonctions que foiblement, mais ils s'y prêtent avec une espèee d'avidité. L'estomac retrouve l'appétit, les yeux cherchent la lumière; le malade se plaît dans les conversation de ses amis ; la vie renaît de toutes parts ; et le médecin lit également dans tous les signes, que son ministère est désormais inutile.

CXXVII. Il n'en est pas ainsi, lorsque le résultat de l'agitation fébrile, est une matière quelconque. Cette matière que nous appellerons dorénavant avec tous les médecins, *matière critique*, est à la vérité incapable de nuire par sa qualité, la coction fébrile l'a heureusement réduite à ce point ; mais elle est incapable aussi de s'assimiler aux liqueurs vitales. Elle fait au milieu d'elle, office de corps étranger. Il reste à la nature le soin de la séparer et de s'en défaire. Ce dernier travail est connu sous le nom de *crise ;* travail important et décisif, où les secours de l'art peuvent devenir de la plus grande utilité, et même de la nécessité la

plus urgente. Il faut donc que le médecin redouble ici de vigilance pour que le moment de les placer à propos ne lui échappe pas.

CXXVII. Sa première attention doit se porter à reconnoître le lieu sur lequel va se déposer cette lie superflue. Ils ne sont pas tous faits pour la recevoir impunément. Il est bien sensible que, si au lieu de se porter vers les couloirs, elle se jette sur une partie qui ne lui présente point d'issue ; elle doit la fatiguer et y devenir un principe morbifique local. Mais si cette partie est un vicère noble, comme le cerveau, les poumons, etc. l'engorgement doit être bientôt suivi de la mort ; et le malade qui a échappé au travail de la coction, périra du travail de la crise. Or l'expérience nous apprend que la nature est ici sujette aux plus grands écarts, surtout dans les maladies, où la coction a été un peu longue et pénible. On diroit que, lasse de ce qu'il lui en a coûté pour amortir la férocité du principe morbifique, elle se contente de le jeter hors du torrent de la circulation, sans s'occuper beaucoup de l'organe qui le reçoit. C'est donc au médecin à s'en occuper pour elle ; et à s'en occuper d'autant plus sérieusement que la séparation de la matière critique se fait toujours assez rapidement, et que par conséquent si la médecine agissante devient nécessaire à cette occasion, tout temporisement est dangereux.

CXXIX. Il doit donc savoir juger à bonne heure de quel côté la nature se porte ; et pour cela il se souviendra, que la partie qui doit devenir le réservoir de la matière critique, toujours la nature la prépare d'avance à cette fonction. Comme cette partie va servir de centre

et de confluent (si l'on nous pardonne cette expression) à toutes les oscillations fibrillaires qui viendront se terminer vers elle, la nature la fait entrer dans un état d'action et une espèce d'érétisme, qui la rende capable de former en quelque sorte un pointd'appui commun à toutes ces forces différentes. Si donc, vers ces jours célèbres qu'*Hippocrate* appellés *critiques*, mais sur-tout si, après le calme remarquable que les vrais observateurs découvrent toujours entre la fin de la coction et le commencement de la perturbation critique (1), on voit paroître des symptômes d'irritation du côté d'un organe noble (comme seroient par exemple pour le cerveau, l'égarement, l'éclat, la rougeur des yeux, une douleur de tête insolite, un délire naissant, etc.) il n'y a pas de temps à perdre; la nature s'égare; il faut la ramener par la violence. Si l'art n'agit pas promptement et avec force, dans peu de temps le désordre sera complet et sans ressource.

CXXX. Mais que tentera l'art dans ce moment décisif? Il verra que l'action de la nature ne pèche ni par excès, ni par défaut : qu'elle pèche seulement par la fausse direction que la nature lui donne. Il appellera donc cette action ailleurs; il détournera le cours dangereux qu'elle a pris; et par le moyen d'une irritation artificielle, il lui donnera un autre foyer. Et telle est, à notre avis, l'unique indication générale de tous les secours révulsifs. Ils

---

(1) Il faut bien que ce calme qui résulte de la mitigation du principe morbifique soit apparent et sensible, puisqu'il n'y a rien de si commun que d'entendre dire après la mort de ceux qui périssent dans ces fausses crises; *il n'avoit jamais été mieux que hier.*

supposent tous une fausse marche dans la nature ; et ils sont d'autant plus nécessaires, et plus pressans, que cette fausse marche est plus rapide et plus (1) dangereuse. Or, comme sa rapidité et son danger sont portés au plus haut point dans les crises malheureuses des fièvres aiguës, les secours doivent être prompts et puissans (2).

CXXXI. Quelquefois la matière critique, sans prendre la route la plus dangereuse, qui est celle dont nous venons de parler, ni la plus favorable, qui est celle des couloirs, se porte dans les glandes, dans l'insterstice des muscles, etc. Ici on peut moins se tromper encore. La pesanteur et un certain mal-aise de la partie qui va devenir l'égout de ce marc fébrile, y laissent facilement pressentir son abord: sa présence s'y rend bientôt sensible par une tumeur manifeste : il y afflue si précipitamment

---

(1) Tout ceci est particulièrement applicable à des maladies, qui ne sont elles-mêmes qu'une espèce de crise d'une matière dont la coction ou la préparation quelconque s'est faite dans l'état de santé. Toutes celles dont nous avons parlé (N°. LXVI,) sont de ce genre. La goutte considérée dans son état de paroxisme, nous paroît lui appartenir aussi, de même que l'asthme humoral, etc. Tant que l'humeur morbifique circule avec les autres liqueurs, les fonctions ne sont point troublées. Ce n'est qu'au moment de la séparation, c'est-à-dire au moment de la crise, que la maladie paroît. Les règles que nous donnons ici pour les crises, doivent faire le fonds du traitement curatif de ces sortes de maladies que nous appellerions volontiers *maladies critiques*.

(2) C'est au médecin à remplir cette vue selon la diversité des cas, par les lavemens âcres, les purgatifs, les émétiques, les vésicatoires, etc. Notre tâche se borne à indiquer le *moment* où il faut agir ; quand à la *manière* dont il faut agir, elle est tout-à-fait hors de notre sujet.

que là où l'on soupçonneroit à peine un engorgement dans toute autre circonstance, on découvre déjà un dépôt. La marche de la nature est assurément fausse, mais elle est sans danger. Faut-il la redresser, non sans doute. Une malheureuse expérience n'apprend que trop que quand la nature a pris une fois cette fausse direction, si elle vient à la changer, c'est rarement pour en prendre une meilleure (1); aussi, loin de la contrarier dans cette espèce d'écart, l'art, s'il est prudent, la favorisera. Il agira, il le doit; mais il agira pour la fixer. Il emploiera tous les secours connus, pour diminuer dans les fibres voisines, la résistance qu'elles pourroient apporter à l'abord de la matière critique, et pour prévenir l'effort répercussif qu'elles pourroient exercer contr'elle. Surtout il n'attendra point qu'une macération de la peau, toujours trop lente à se faire, ait permis à cette matière de se frayer une issue; il la lui procurera de bonne heure (2); et pour la lui procurer, il se servira des moyens les plus propres à exciter et à entretenir dans la partie le travail de la suppuration (3).

CXXXII. Enfin lorsque la matière critique se porte heureusement vers les couloirs, ce que l'on reconnoîtra par la qualité des excrétions, par leur abondance, et principalement par le soulagement qu'elles procurent au malade, il ne reste plus qu'à observer la manière

(1) La métastase des dépôts critiques est ordinairement funeste.

(2) Les dépôts critiques, dès qu'ils sont formés, ne sauroient être ouverts trop tôt.

(3) C'est pour cette raison, que dans l'ouverture des dépôts critiques, la pierre à cautère est si préférable à l'instrument tranchant comme l'expérience le démontre.

dont la nature s'acquitte de ce devoir important. Si, comme il arrive quelquefois, elle se montre un peu paresseuse dans cette dernière partie du travail morbifique, il faut agir, et par des évacuans appropriés au genre d'excrétion qu'elle a choisi, soutenir et animer cette évacuation salutaire. Mais si la nature y procède d'elle-même avec une activité suffisante (ce que nous indiquera toujours avec assez de précision, le bon état des forces, la quantité de l'excrétion, mais principalement le retour des phénomènes de la santé (N°. CXXVI), gardons-nous de la presser imprudemment. Livrez-là à elle-même, nous dit *Hippocrate*, et n'allez pas surtout, ajoute-t-il, après une crise complète, troubler la paix de la convalescence, importuner la nature par des purgatifs déplacés, et exiger encore d'elle des efforts dont elle n'a plus besoin. *Quæ judicantur et judicata sunt perfectè ne moveto, neque innovato, sive purgantibus medicamentis, sive aliis irritamentis, sed* SINITO .(*sect.* I. *aphor.*2.)

CXXXIII. Nous ne sommes peut-être pas entrés dans tous les détails dont le sujet auroit été susceptible; mais nous osons croire que ceux même qui nous ont échappé sont soumis aux loix générales que nous avons établies, et qui nous ont toujours servi de guides. Entre la médecine agissante et la médecine expectante, la saine raison ne se décide point pour une préférence exclusive. L'expectation ne seroit plus que stupidité; l'activité ne seroit plus que turbulence. Elle leur assigne à chacune leur place et leurs momens; mais elle veut qu'elles marchent toujours ensemble, prêtes à se secourir mutuellement, et concourant à

l'envie pour le salut du malade. Elle veut que l'expectante observe patiemment et sans ralâche; elle veut que l'agissante exécute promptement et avec courage. Bien élevée au dessus des préjugés injustes du vulgaire, elle n'estime pas moins un sage médecin ; elle ne le croit ni moins éclairé, ni moins utile, ni moins nécessaire, lorsqu'il *attend* en épiant le moment d'agir, que lorsque, profitant du fruit de son expectation, il agit par les moyens les plus énergiques.

Perindè est periti medecini, quandoque nihil agere, atque alio tempore efficacissima adhibere remedia (Sidenh. *sect.* 5. *cap.* 6.)

FIN.